

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

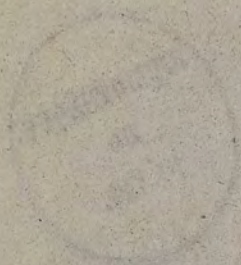


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONARY



LIBRARY OF THE

FRATERNITY

L'INCAS D'OTAHIS

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Par

L. Ochs, de Bâle,

Conseiller d'Etat.



„ À qui le ciel remit le flambeau du génie ,
„ La terre pour son bien de droit est asservie. „

Acte II, S. VI.

À B Â L E

Imprimé chez GUILLAUME HAAS,

1807.

P E R S O N N A G E S.

L'INCAS, ou Prince de l'île d'Otahis dans la
mer du Sud.

FÉLIME, sa fille.

ZULFA, Gouvernante de *Félimé*.

CORTÈS, Ministre de *l'Incas*.

ALTAMEUR, Confident de *l'Incas*.

Plusieurs Officiers et Gardes de *l'Incas*.

Deux Prêtres de *Belus*, (l'intelligence éternelle.)

———— de *Jupiter*.

———— de *Brama*.

———— de la loi de *Moïse*.

———— de *Mahomet*.

BELSI, Patricien de Venise, et Amiral.

PIZARRE, Patricien de Vénise, et Contre-Amiral.

VENTUSMIS, Vénitien, Officier de Marine.

DORNAL, Auditeur des Vénitiens.

IGNACE, Dominicain, et Aumônier des Vénitiens.

Quelques Officiers Vénitiens.

La Scène est en Otahis, île de la mer du Sud.

L'INCAS D'OTAHIS

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INCAS, (*seul.*)

LE salut de l'État, à mes soins confié,
M'interdit malgré moi tout excès de pitié.
Le ciel protège trop cette île fortunée
Pour en commettre ainsi l'heureuse destinée...
Dans ce vaste Océan dont les flots en courroux,
Des côtes de l'Asie aux plages du Pérou,
Portent quoiqu' à regret, les flottes destructives
Qu'arme l'Européen, au malheur des deux rives,
S'élève avec fierté la tranquille Otahis,
Qu'on n'aborde jamais qu'au milieu des débris.
Des rochers sourcilleux protègent ses rivages,
Ne perdons point le fruit d'aussi grands avantages.
Modérons les devoirs de l'hospitalité,
Par ceux de la prudence, et de ma dignité.

SCÈNE II.

L'INCAS et CORTÈS.

L'INCAS.

JE t'ai mandé Cortès.

CORTÈS.

Incas, à peine encore
Le ciel s'est coloré des rayons de l'aurore.

Le citoyen jouit des douceurs du sommeil,
Quels soins ont devancé l'heure de ton réveil ?

L'INCAS.

Tu sais que dès long-temps cette île hospitalière,
D'assister le malheur fit sa vertu première ;
Que plus de la moitié des peuples d'Otaïhi,
Descend de naufragés sur ces bords accueillis ;
Qu'on leur doit et nos arts et cette tolérance,
Qui des cultes divers confond la différence ;
Tu sais qu'en recevant les rênes du pouvoir,
De l'hospitalité l'on me fit un devoir.
Je jurai le maintien de cette loi sacrée,
Sous mon règne toujours elle fut respectée.
Eh bien, le croirois-tu ? Je vais la violer,
Et pour t'en donner l'ordre, on vient de t'appeler.

CORTÈS.

De nouveaux étrangers seroient-ils au rivage ?
Le calme de la nuit n'annonce aucun naufrage.

L'INCAS.

En ne te doutant point de ceux dont il s'agit,
Ta demande trop juste accable mon esprit.

CORTÈS.

Entendrois-tu peut-être, ah ! je ne puis le croire,
L'intéressant Belsi ?... Quelle tache à ta gloire !
Tu l'as comblé d'égards, de bienfaits et d'amour ;
Ton palais est à lui, tu le vois chaque jour ;
Pour tout dire en un mot, tu l'admetts à ta table,
De ce Vénitien, instruit, et plus qu'aimable,
N'as-tu pas mille fois loué les entretiens,
Regretté qu'il ne fût de nos concitoyens,
Admiré sa franchise et la raison solide,
Qui dans ses jugemens le conduit et préside,

ACTE PREMIER.

5

Exalté ce cœur tendre, humain, compatissant ?
Non, tu seras fidèle à la loi du serment.

L'INCAS.

Je conçois ta surprise. Et même mon silence,
Te dit combien mon cœur se fait de violence.

CORTÈS.

Où l'envoyer d'ailleurs, où l'exiler plutôt ?
Son vaisseau réparé n'est point encore à flot.
Privé de ses agrets, sa course vagabonde
Le rendra le jouet et des vents et de l'onde.
Là contre tel écueil je le vois échouer,
Dans une île déserte avec peine aborder,
Ou tombant au pouvoir d'une horde sauvage,
Périr en maudissant notre inhumaine plage.

L'INCAS.

Ses plus grands ennemis ne sont peut-être pas
Le féroce habitant de sauvages climats.
C'est dans ses compagnons, dans ses concitoyens,
Qu'existent à mes yeux les dangers que tu crains.
Et voilà, cher Cortès, ce qui me désespère.
Leurs desseins contre nous ne sont plus un mystère.
De les bannir d'ici tout me fait un devoir;
Et conserver Belsi, n'est plus en mon pouvoir.
Mais si je l'abandonne à leur humeur altière,
Quels maux vont assaillir une tête si chère !
Tous ont soif de notre or, et voient en frémissant
Qu'à nos soins généreux Belsi reconnoissant
Rejette les projets de ces monstres avides,
Oppose nos vertus, à leurs vœux homicides.
De ses subordonnés je connois les esprits :
Le timide Auditeur flotte entre les partis ;

Pizarre, issu d'un sang qui règne dans Venise
 Avec tous les Belsi de pouvoir rivalise,
 Exige pour laver ce qu'il nomme un affront,
 Que le commandement décore enfin son front.
 Ventusmis, au Sénat brule de prendre place,
 Se flatte d'obtenir cette suprême grace,
 En fournissant bientôt, et n'importe à quel prix,
 De faciles moyens d'enrichir son pays.
 L'Aumonier, moine sombre, exalté, sanguinaire,
 Voudroit au joug de Rome assujettir la terre.
 Voilà, grand Dieu, les mains où je livre Belsi;
 Et quand tu sauras tout, tu le voudras aussi.

C O R T È S.

Cet effrayant tableau me déchire et m'atterre.

L'INCAS.

De mes ordres secrets sage dépositaire,
 Avant que de pouvoir t'en remettre le soin,
 Écoute les rapports d'un fidèle témoin,
 Qu'Altameur cette nuit a faits à ma prudence,
 Tu connois des rochers qui font notre défense,
 Les sentiers escarpés et les nombreux détours.
 Pizarre avec les siens, au péril de leurs jours,
 Et d'un œil inquiet regardant en arrière,
 Adoucissant les sons de cette voix si fière,
 En a hier parcouru les sinuosités,
 Et marqué de la main deux sombres cavités.
 On y peut aisément aposter vers la rade
 De cent hommes armés la perfide embuscade.
 Le hazard dans ces rocs conduisit Altameur.
 Des soupçons indécis s'emparent de son cœur.
 Ayant vu que Pizarre assis sans défiance
 Discutoit chaudement quelque point d'importance.

Il se glisse de près dans l'un de ces détours
Où son oreille active entendit leurs discours.

CORTÈS.

Mais leurs soldats, Seigneur, (disons mieux, leur escorte)
Ne peuvent point sortir du vaisseau qui les porte,
Sans l'ordre de Belsi, muni de votre sceau.
Ils ne sont pas trois cent; et des bords au vaisseau
Les écueils ont fait mettre une heure de distance.
Au sommet des rochers nos gardes en silence,
Observent avec soin leurs moindres mouvemens
La flèche vengeroit leurs efforts impuissans.

L'INCAS.

De la rame pourtant le bruit s'est fait entendre,
Aux lieux dont j'ai parlé, l'on a paru se rendre.
Deux canots ce matin ont été vus de loin.
Mais poursuivons, Cortès, le récit du témoin;
Pizarre calculoit qu'en quelques jours peut-être
Le vaisseau qu'on attend pourroit enfin paroître.
Le vaisseau que nos soins, nos efforts, nos bienfaits,
Ont fourni richement de vivres et d'agrêts;
Ce vaisseau qui devoit rapporter de Venise,
D'un traité d'amitié l'union tant promise;
Il reviendra, Cortès; mais c'est en ennemi.
Un odieux rapport dressé par Ventusmis,
Présente de ces lieux la conquête facile,
Calcule les trésors que recèle cette île,
Et de ses végétaux en Europe inconnus,
Fait briller à leurs yeux les riches revenus,
De la position relève l'avantage....
Ici notre témoin s'éloigna du rivage.
Il entendit des pas qui s'approchoient vers lui;
Et de tout par ses soins l'Incas se trouve instruit.

CORTÈS.

De ces lâches complots, de cette ingratitude
 L'horreur égale en moi ta juste inquiétude.
 Belsi du moins est pur, j'en répondrais vingt fois;
 Tu ne le confonds point dans tes sévères loix.

L'INCAS.

De son cœur, je le sais, les généreuses flammes
 Des siens avec colère ont rejeté les trames.
 Altameur hier encore a pu s'en assurer.
 Ces monstres en parlant ne pouvoient le nommer,
 Qu'en déversant sur lui l'injuste ignominie,
 Ou lançant à l'envi les traits de l'ironie.
 Mais de les séparer, quelqu'en fût mon désir,
 La sévère raison prescrit de m'abstenir.
 À son indépendance oser porter atteinte,
 Seroit légitimer les objets de ma crainte.
 Venise à juste titre armeroit ses vaisseaux,
 Et viendroit d'Otahis ensanglanter les eaux.
 De toute agression évitons l'apparence,
 Et gardons le dépôt des droits de l'innocence.
 Je ne suis plus ami, quand je suis souverain.
 Le peuple à ma prudence a remis son destin.
 Après tout, sur Belsi n'outrons point nos allarmes :
 Sa cause en sa faveur a de puissantes armes.
 L'autorité de chef, ses amis au Sénat,
 L'éclat de la fortune et du patriciat,
 Son âge, ses talens, cette aimable éloquence,
 Qui calme les esprits, désarme la vengeance,
 Ranime tôt ou tard le germe des vertus,
 Dans ceux qui sans retour ne sont pas corrompus.
 Tu crains que son vaisseau luttant contre l'orage,
 N'aborde avec danger une rive sauvage;

Et dégarni surtout des foudres destructeurs
 Que l'art européen forgea pour nos malheurs,
 N'enhardisse au forfait l'insulaire barbare.
 Je ne m'attendois pas à l'erreur qui t'égare.
 Ignorez-tu, Cortès, que ce perfide airain,
 Dont les bombes de feu frappent d'un trait soudain,
 Contre qui la valeur, non plus que la justice,
 Il n'est rien en un mot qui sauve et garantisse.
 Ignorez-tu, Cortès, que cet art infernal,
 De la perte des mœurs fut le premier signal?
 Des îles que nos mers défendent de leur onde,
 Les habitans vivoient dans une paix profonde.
 Quand les flots en grondant refoulés vers leurs bords
 Rejetoient à leurs yeux des débris et des morts;
 Si quelque infortuné demandoit assistance,
 Les cœurs à la pitié s'ouvroient sans méfiance.
 Belsi de la tempête essuyant le malheur,
 Armé de l'appareil d'une hostile fureur,
 Courra plus les dangers qu'il prévoit ta tendresse,
 Que lorsqu'il n'a pour lui que sa seule détresse.

C O R T È S.

Dans cette alternative on ne sait que choisir;
 Mais devant tes conseils l'amitié doit fléchir.
 Cependant si Venise, ou sa juste vengeance,
 De retenir Belsi m'interdit l'espérance;
 Quand tu hates l'arrêt de son éloignement,
 Le danger à mes yeux existe également.
 Attendons le retour des secours de Venise

L' I N C A S.

De tes sages avis j'honore la franchise.
 Je connois de ton cœur la noble pureté.
 Va, je ne ferai rien sans t'avoir consulté.

Je consens jusque-là, qu'il demeure en nos plages.
 Mais que dans son vaisseau qu'abritent nos rivages,
 Demain les siens et lui sans faute soient rendus,
 Disposent loin de nous des retours attendus.
 Après ce que je sais l'honneur et la prudence
 M'obligent de borner jusqu'à la bienfaisance.
 Nous aurons dans Belsi, même après cet éclat,
 Un défenseur fidèle auprès de son Sénat.
 Cet arrêt de moi seul il doit ici l'apprendre.
 Je l'instruirai de tout, dans son camp va te rendre.
 Dis-lui que vers midi je l'attends au Palais.
 Mais avant, sur deux points ordonne les apprêts,
 Que des pêcheurs de l'Isle en leur barque légère,
 Aussi loin qu'il se peut se mettent en croisière,
 Surveillent du vaisseau les différens transports;
 Que vers les cavités, qu'Altameur sur nos bords
 Saura te désigner, se portent nos milices,
 Et barrent le sentier qui sort des précipices.

C O R T È S.

Je vais tout disposer.

L'INCAS.

Adieu, mon cher Cortès.

S C È N E III.

L'INCAS (*seul.*)

QUAND Cortès a promis, je suis sûr du succès...
 Mais, de ma fille hélas! en sera-t-il de même?
 Unique et cher objet de ma tendresse extrême,
 Appui de ma vieillesse, ornement de ma cour,
 Trop digne enfant de celle à qui tu dois le jour,

Féline, il faut enfin que l'œil tardif d'un père
De ton sensible cœur pénètre le mystère....
Et quand il l'aura fait... ce sera, malheureux !
Pour déchirer ce cœur, pour condamner ses vœux...
J'ai parlé de l'État, de la chose publique ;
J'ai dit que l'amitié cède à la politique ;
À mes yeux vivement l'avenir se peignoit ;
L'Incas parloit en moi, le devoir m'exaltoit.
Examine-toi bien, sonde ton caractère.
Quand près de ton enfant tu redeviendras père,
Si sa bouche avouoit quelque secret lien,
Qui saura l'emporter de ton cœur ou du sien?...
Il vient l'instant fatal. Voici l'heure ordinaire,
Où Féline au matin vient embrasser son père.

SCÈNE IV.

L'INCAS, FÉLIME, ZULFA.

FÉLIME.

O mon père, en tes bras accueille ton enfant.

L'INCAS.

Reçois mes tendres vœux dans cet embrassement.

FÉLIME.

Des fatigues de hier ne sens-tu point d'atteinte ?
De tes soins trop actifs tes amis portent plainte,
L'on craint que ta santé ne s'en altère un jour.

L'INCAS.

Toujours le même cœur ! Toujours le même amour !

FÉLIME.

Tu passas cette nuit d'un sommeil peu tranquille.

L'INCAS.

Juste ciel!

FÉLIME.

Ma présence étoit-elle inutile?
 J'attendois que vers toi tu fisses appeler.
 Moi seule, tu l'as dit, je sais te consoler,
 Je retrace à tes yeux une mère chérie.
 Ah! sans toi, tu le sais, que me seroit la vie?
 Tu détournes les yeux. Aurois-tu du chagrin?
 Que ton cœur affligé s'épanche dans mon sein!
 Ce qui t'afflige tant, ne puis-je le connoître?

L'INCAS.

Tu le sauras sans doute. Ah! tu le sais peut-être.

FÉLIME.

Explique toi. Je tremble, et je ne sais pourquoi.
 Quand tu souffres, ô ciel! je souffre plus que toi.

L'INCAS (*se lève.*)

Il faut parler enfin, chère et tendre Félimé,
 Me taire plus long-temps, je le sens, est un crime.
 Sur ta sincérité j'ai le premier des droits,
 Et sans déguisement tu réponds à ma voix.

FÉLIME.

Je ne sais où je suis. Moi n'être pas sincère!
 Mon cœur ne pas s'ouvrir tout entier à mon père!
 Méritai-je jamais un soupçon si cruel?
 Vis-tu jamais en moi, rien qui fût criminel?

L'INCAS.

Modère les accès de ta douleur extrême,
 Pardonne; mais souvent on s'ignore soi-même.
 Un mot peut me suffire.... ô Félimé, aimes-tu?

FÉLIME.

Si j'aime?

L'INCAS (*il la tient dans ses bras.*)

Tu rougis. O sublime vertu!

Elle imprime en tes traits son divin caractère.

Ah, mon ame agitée y retrouve ta mère,

Et de tes chastes pleurs reconnoit tout le prix.

Ma Féline, aimes-tu?

FÉLINE (*elle quitte les bras de son père.*)

Mon père, tu le dis.

Oui, ce jeune étranger que ta main généreuse

A sauvé des fureurs de la mer orageuse;

Qui depuis près d'un an dans ce palais admis,

Chaque jour se voit mettre au rang de tes amis;

Que tout bon citoyen, à l'envi de Féline,

Admire avec justice, aime, chérit, estime;

Qui des noms de l'Europe en nos climats flétris,

A lui seul effacé l'opprobre et le mépris:

Te le dirai-je enfin, Belsi plait à ta fille;

Il mérite à ses yeux d'entrer dans ta famille.

Pouvois-tu l'ignorer? Pouvois-tu croire, hélas!

Qu'en plaisant à mon père, on ne me plairoit pas?

Que seule à ses vertus, dons d'une ame sensible,

Féline froidement resteroit inflexible?

L'INCAS.

Je ne te blâme point. Repousse cette erreur.

J'accuse les destins, et non ton jeune cœur.

Achève, mon enfant; dis-moi si sa tendresse

A payé de retour les feux de ta jeunesse.

FÉLINE.

Jamais ses sentimens, son amour, son ardeur,

S'il en sentit pour moi dans le fond de son cœur,

Des vulgaires amants n'emprunta le langage.

Ses procédés, ses yeux, les traits de son visage,

Le soin de partager mes goûts et mes plaisirs,
 Une conformité dans les moindres désirs,
 L'estime qu'il te porte et sa reconnaissance,
 Pour les mœurs d'Otahis une douce indulgence,
 Hélas ! que sais-je encor ? tout sembloit chaque jour,
 Sans parler de ses feux, m'exprimer son retour.

L'INCAS.

Tu soulages mon cœur, innocente Félimé.
 Belsi couronne ainsi ses droits à notre estime.
 D'aucun engagement le dangereux appas....

FÉLIMÉ.

S'il m'eût offert sa main, ne le saurois-tu pas ?

L'INCAS.

O jour tant redouté de mon ame attendrie !
 Nous sauvons à la fois l'honneur et la patrie.

FÉLIMÉ.

La patrie ! Eclaircis cet étrange discours.
 Quels sont les ennemis ? menace-t-on tes jours ?

L'INCAS.

Du plus noir des complots la plus horrible trame
 Prépare à ton pays et le fer et la flamme ;
 Des malheurs du Pérou, du sort des Mexicains,
 Menace insolemment nos paisibles destins.
 Le ciel veille sur nous, Belsi n'est point coupable,
 Mais son autorité n'est pas irrévocable,
 Ses pouvoirs chaque jour peuvent être changés,
 Aux ordres qu'il reçoit ses vœux sont engagés.
 La patrie a parlé, l'amitié doit se taire.

FÉLIMÉ.

Ah, tu me fais frémir. Par quelle loi sévère,
 Par quel arrêt affreux l'aurois-tu condamné ?

L'INCAS.

Le sol hospitalier que l'on a profané,
Demain ne porte plus d'étranger homicide.
Qu'ils exhalent ailleurs la fureur qui les guide!
Pour la dernière fois, dans ce jour malheureux,
Belsi dans ce palais recevra mes adieux.
Je te quitte Félimé.

FÉLIME.

Accorde à ma tendresse,
Un dernier entretien qu'implore ma faiblesse.

L'INCAS.

Au sortir de chez moi tu peux le recevoir.
Je compte sur ton zèle à remplir ton devoir.
L'estime de Belsi me sera toujours chère,
Tout autre sentiment humilieroit ton père.

SCÈNE V.

FÉLIME, ZULFA.

VIENS, ma chère Zulfa, par tes sages avis
Contre ma passion renforcer mes esprits.
Arme moi contre moi de ma propre innocence.

ZULFA.

Félimé, espérez tout du temps et de l'absence.
Que les sens dès ce jour cèdent à la raison,
D'un dernier entretien évitez le poison.

FÉLIME.

N'exige point de moi ce cruel sacrifice.
Que Belsi sans espoir que l'hymen nous unisse,
Apprenne qu'il est libre, et l'apprenne de moi.

ZULFA.

Que dites-vous, Félimé? Il n'eut point votre foi.

FÉLIME.

Quand les yeux ont parlé, que sert une promesse ?
 Des mots engagent-ils ? N'est ce pas la tendresse ?
 Sans crainte que jamais Belsi ne m'abusât,
 Attendois-je le seing d'un stérile contrat ?
 À son premier aspect, je ne sais par quels charmes,
 Sa présence en mes yeux porta de douces larmes.
 C'étoit plus que pitié, commisération ;
 C'étoit d'un feu naissant la douce émotion.
 Du meilleur père ainsi, d'une mère adorée,
 Nâquit, (ils me l'ont dit), l'union fortunée.

ZULFA.

Grand Dieu, quitteriez vous pour de vaines amours,
 (Pardonnez ma franchise), et l'auteur de vos jours,
 Et ce peuple qui l'aime, et nos rives fleuries,
 Et de vos jeunes ans les compagnes chéries.

FÉLIME.

Celui dont je descends étoit un étranger,
 Qu'à se fixer ici l'Incas sut engager.
 Aux troubles du Paname, aux discordes civiles
 Préférant d'Otahis les demeures tranquilles,
 Il réforma des loix la sauvage rigueur,
 Du culte que je suis il fut le fondateur.
 Hélas ! celui que j'aime, ami de nos contrées,
 Dans ces climats heureux fixant ses destinées,
 Seroit un digne fils pour un père chéri,
 Pour Félimé un époux, pour le peuple un appui.

ZULFA.

Je t'entends. O douleur ! chimérique espérance !
 Je dois t'armer, dis-tu, de ta propre innocence ;
 Et ton esprit s'égare en mille fictions,
 Qui d'un père accablé combattent les leçons.

ACTE PREMIER.

27

FÉLIME.

Tu dis vrai. Vers l'autel ma foiblesse m'appelle.
J'y vais humilier cette ame encor rebelle,
Demander cette force, objet de mon espoir,
Qui rende pour toujours Féline à son devoir.

Fin du premier acte.

A C T E II.

La Scène est au camp des Vénitiens, sur le bord de la mer, près de la tente de Belsi. Sur l'un des plus hauts rochers, deux Officiers Vénitiens dirigent alternativement une lunette d'approche vers la haute mer. De derrière les rochers paroît dans l'éloignement une partie du vaisseau des Vénitiens.

S C È N E P R E M I È R E.

L'AUDITEUR DORNAL. (*seul.*)

J'ESTIME trop Belsi pour lui manquer de foi.
 Auditeur de la flotte, organe de la loi,
 Je ne flétrirai point ce sacré caractère....
 Me bornant à savoir ce qu'au fond il espère,
 À sonder de son cœur les sentimens secrets,
 Même à le détourner d'inutiles projets,
 Je ne permettrai point que sous aucun vain titre,
 De son autorité l'on se rende l'arbitre.

S C È N E II.

BELSI, et L'AUDITEUR DORNAL.

BELSI, (*descendant d'un rocher, ayant une lunette d'approche à la main.*)

IL ne montre à mes yeux, ce fidèle instrument,
 D'aucune voile encor l'appareil éclatant.
 De ce vaste horison la lisière immense,
 D'un monde dépeuplé n'offre que le silence.
 (*à Dornal*)

Des brouillards du matin l'incertaine vapeur,
De vœux impatients causa la vaine erreur.
Les rayons du soleil ont détruit le prestige,
De prétendus vaisseaux il n'est plus de vestige.
L'on se trompoit, Dornal.

DORNAL.

Vous ne blâmez pas
La douce illusion de nos braves soldats.
Sur les flots enchainés, captifs au sein de l'onde,
Bannis honteusement de l'un et l'autre monde,
Ils voient en frémissant leur bras paralysé,
Mendier les secours d'une vaine pitié.

BELSI.

Que tu me juges mal, et quelle est ma surprise!
Distinguons les motifs. S'il falloit pour Venise,
D'un perfide ennemi, d'un rival dangereux,
Des ligues de Cambrai renouvelant les nœuds,
D'un État oppresseur, d'un Monarque parjure,
Au prix de tout son sang, venger la noire injure,
Ignorez-tu lequel, de Pizarre ou de moi,
Le premier au Sénat engageroit sa foi?
De mes premiers essais aux champs de la Morée,
La mémoire en Dornal seroit-elle effacée?
Et qui décores-tu du beau nom de soldats?
De gens perdus de mœurs le perfide ramas,
Qui repoussés du sein de leur juste patrie,
De pays en pays trainoient leur infamie,
Et qu'au cri mensonger d'un facile butin,
Réunit sur les flots un espoir assassin.

DORNAL.

Le lien des sermens les attache à Venise;
Dès-lors, de leurs erreurs la peine fut remise.

Ils ne sont plus françois, espagnols ou germains;
 Par les loix de la guerre ils sont Vénitiens.
 Le fer reçoit l'éclat du bras qui le confie;
 L'étendard ennoblit les braves qu'il rallie.

B E L S I.

Je l'espérois Dornal. Et dans ce doux espoir,
 J'acceptai du Sénat l'honorable pouvoir.
 Mais les faits n'ont que trop démenti mon attente,
 Le tableau seul, sois juste, en produit l'épouvante.
 Est-il un seul parage en ces immenses mers,
 Qu'il falloit aborder pour nos besoins divers,
 Où de nos passions la fureur indomptable,
 N'ait rendu notre nom à jamais exécration?
 C'en est fait. Du Sénat les illustres projets
 De chercher des amis, et non pas des sujets;
 D'établir entre nous et ce vaste hémisphère,
 Les rapports de l'échange et non ceux de la guerre;
 Ces plans qu'on fit briller à mes yeux éblouis,
 Qui gagnèrent mon cœur.... ils sont évanouis.

D O R N A L.

De les réaliser j'ai toujours l'espérance,
 Ces lieux à vos desseins se sont prêtés d'avance.
 D'un traité d'union, d'un commun intérêt,
 Ce peuple n'a-t-il pas accepté le projet?
 Deux cent mille habitans peuplent cette heureuse Ile,
 Y travaillent en paix une terre fertile,
 D'échanges variés présentent mille objets,
 Pour nos marchands actifs innombrables bienfaits.

B E L S I.

Hélas, si de leurs loix la chaîne noble et pure,
 Qui lie avec douceur ces fils de la nature,

Par nos mœurs et nos arts se brisoit en ces lieux;
Tu verrois des rochers, de l'or, des malheureux.

DORNAL.

J'aime à croire, Seigneur, que la reconnaissance,
En faveur de ces loix commande l'indulgence;
Mais voir ce que vos yeux y semblent entrevoir,
Pour un Vénitien ne peut se concevoir.

BELSI.

Depuis près de six mois, plus je les étudie,
Plus j'y crois découvrir des traces de génie;
De ces combinaisons dont l'effet balancé
Fait d'un confus mélange un tout organisé;
Cet esprit conséquent qui préside l'empire.
Comme vers un seul but à l'envi tout conspire!
Des crimes des mortels la source étant l'orgueil,
Tout ici vient briser ce dangereux écueil.

DORNAL.

Quoi, né Patricien de la fière Venise,
Vous admirez des loix dont le code égalise,
Et l'obscur laboureur et le fils des Incas,
Et confond sans égards les rangs et les états.

BELSI.

Toi qui né de Parens vertueux, respectables,
Toi qui reçus du ciel des talens estimables,
Qui dans tes jeunes ans servant déjà l'état,
Signalas ta valeur dans maint et maint combat,
Tu te plais en des loix dont la teneur bizarre
Te défend d'espérer ce qu'obtient un Pizarre.

DORNAL.

Modéré dans mes vœux... content de mon destin...
La faveur du Sénat fait mon unique bien.

BELSI.

Ah, ne m'abuse pas d'une vaine défaite,
Tu sais que ce langage est garant de ta tête.

DORNAL.

J'admire de Belsi les élans généreux,
Il est beau d'abjurer des droits injurieux.
Mais un autre contraste avec peine s'explique:
Otahis a des Rois, Venise est République.
Le Roi, Monarque, ou Duc, sous le titre d'Incas,
En despote absolu gouverne ses États.
D'une Diète, il est vrai, dont il tient sa puissance,
Il redoute par fois l'indiscrete présence;
Mais au stérile honneur de donner leurs avis,
Se concentrent les droits de ces Pères conscripts.

BELSI.

La Diète en a peut-être un plus grand avantage:
On défère aux conseils, on résiste au partage.
Tel est l'homme souvent, s'il combat un rival;
Il cède à l'amitié, quand il n'a point d'égal.
Et comptes-tu pour rien cette active influence
Que des élus du peuple exerce l'assistance,
Qui d'un œil vigilant éclaire avec chaleur
Des flatteurs de la cour le manège imposteur.

DORNAL.

Et ces trois campagnards, inutile attelage,
Qu'aux débats de la Diète appelle un long usage,
Que doit le bien public à ces acteurs muets?

BELSI.

Je n'en disconviens pas. Il est beaucoup d'objets
Qui de ces citoyens passent l'intelligence.
Mais leur présence au moins impose à l'arrogance,

Et sert à garantir d'un injuste mépris,
Ceux qui font d'un État et la force et le prix.

DORNAL.

De vos opinions que penseroit Venise?

BELSI.

D'un sort très-compiqué la prudente entremise
Déployant dans les choix un sûr tempérament,
Offre entre ces États quelque rapprochement.
L'intrigue est aux abois; le mérite a des chances;
D'un rival malheureux s'éteignent les vengeances.
Un point de ressemblance offre encore à mes yeux,
Des sentimens du cœur le rapport précieux.
J'entends ces tendres soins, cette ardeur bienfaisante,
Qui soulage en ces lieux l'humanité souffrante.
Le vieillard sans appui, l'orphelin délaissé,
L'étranger par les flots vers ces bords repoussé,
Chaque condition, selon ses habitudes,
Est soustraite au malheur, à ses vicissitudes,
Et voit dans un azyle abondant en secours,
À des jours d'abandon succéder d'heureux jours.

DORNAL.

Je saisis comme vous ces traits de ressemblance,
Présages fortunés d'une utile alliance.
Cependant croyez en l'amitié de Dornal,
Cessez de voir ici le parfait idéal.
De leurs informes loix voyez l'insuffisance.
Que penser de ce droit qu'obtint la malveillance,
De livrer au public, sans censure, ni frein,
De dangereux écrits le perfide venin.

BELSI.

Le crime seul les craint; l'honnête homme est
tranquille.

DORNAL.

Sous un jour odieux, il n'est que trop facile
De présenter des faits libres de tous remords.

BELSI.

On en est plus soigneux de sauver les dehors,
On se respecte assez, malgré son innocence,
Pour éviter du mal jusques à l'apparence.

DORNAL.

Mais la vertu n'est pas ce qui n'est que décent.

BELSI.

La morale publique en a plus d'ascendant.

DORNAL.

Eh quoi, vous livreriez aux traits de la satire,
Aux longs ressentiments, à l'impudent délire,
Le Magistrat fidèle aux loix de l'équité,
Le Juge inébranlable en son intégrité,
De l'Administrateur la sage économie
Qui d'avidés traitans démasque l'infamie.

BELSI.

Et si ces Employés n'avoient point ces vertus,
S'ils protégeoient le crime ou d'indignes abus;
Quel est le citoyen dont la voix énergique
Oseroit conjurer la vindicte publique?
La liberté d'écrire, importun surveillant,
A pour juge un public qu'on trompe rarement.
Préfères-tu, Dornal, l'horrible tyrannie,
Que le vil délateur exerce en ta patrie?

DORNAL.

Ainsi vous approuvez que les loix de l'État,
Tout ce qu'a consacré l'aveu du Magistrat,
Des principes reçus, dont l'origine sainte
De son antiquité porte l'auguste empreinte,

Et chaque vérité qu'admirent nos aïeux
Souffre des novateurs l'examen dangereux ?

BELSI.

Si des opinions la liberté sacrée
Au joug des temps passés devoit être enchainée,
Emule de la brute, en ses forêts errant,
L'homme encor goûteroit le sauvage aliment.
Les droits de la pensée et de la conscience
Repoussent des mortels toute injuste puissance.

*(Pendant ce temps les Vénitiens sur le rocher
témoignent beaucoup de joie, et Dornal l'aperçoit.)*

DORNAL, *(se jetant aux pieds de Belsi.)*

Ah, Seigneur! pardonnez, j'embrasse vos genoux,
Accueillez les avis de mes craintes pour vous.
Au palais de l'Incas parlez avec franchise;
Mais songez qu'en ce camp vous retrouvez Venise.

BELSI, *(le relevant.)*

Ami, qu'exiges-tu ?

DORNAL.

Oui, je suis ton ami.

Que de nos jeunes ans ce nom me soit permis.
Je viens solliciter le plus grand sacrifice.
De ton cœur amoureux ton esprit est complice.
Par tes opinions j'ai lu jusqu'en ton cœur.
Des loix de ce pays trop zélé défenseur,
Tu trahis de l'amour l'illégitime flamme.
Féline, et non ses loix, domine dans ton ame.
À l'ancienne amitié je ne puis rien céler.
C'est pour sonder ton cœur que j'ai dû te parler.
D'un caprice amoureux l'on soupçonnoit l'atteinte,
Mais des vœux de l'hymen je n'avois nulle crainte.

On attend de ma bouche un fidèle rapport;
 Mais du déguisement je fais l'utile effort.
 Prends garde en leur parlant de t'accuser toi-même.
(Il veut sortir.)

BELSI *(le retenant.)*

Qu'ai-je entendu, Dornal? Ma surprise est extrême,
 Belsi démentiroit ses plus doux sentimens!
 Belsi s'aviliroit à des déguisemens!
 Pourquoi? je le demande. Envers qui? je frissonne;
 Envers ceux qu'à ma voix le devoir subordonne.

UN OFFICIER, *(qui accourt.)*

Dornal, depuis long-temps Pizarre vous attend.

SCÈNE III.

BELSI *(seul.)*

QUEL est de leurs discours le mystère important?
 Etrange hardiesse! Oser en ma présence
 D'un entretien secret nommer la conférence!
 Un messenger des cieux a-t-il franchi les mers,
 Et consacré l'espoir de leurs desseins pervers?...
 Je ne sais quel soupçon de mon ame s'empare.

SCÈNE IV.

BELSI et DORNAL avec UN OFFICIER.

DORNAL.

Nos malheurs vont finir. De la part de Pizarre
 Je t'annonce qu'enfin des voiles ont paru.
 Ce secours fortuné, si long-temps attendu,

Autant que l'œil au moins peut juger les distances,
Ce soir, ou cette nuit, comble nos espérances.
Je te dirai bien plus. Deux superbes vaisseaux
Flottent avec orgueil, et sillonnent les eaux.
De vœux dignes de nous l'espoir se réalise,
De chaque instant, Seigneur, on doit compte à Venise.
Pizarre, l'Aumônier veulent un entretien.

BELSI.

Ne dis pas l'Aumônier, dis le Dominicain.
Je partage ta joie, et nourris l'espérance
De hâter les rapports d'une utile alliance.
Pizarre peut venir et m'ouvrir ses projets,
Du Sénat avant-tout j'attendrai les décrets.

SCÈNE V.

BELSI (*seul.*)

DEUX vaisseaux au lieu d'un. L'augure est-il prospère?
Portent-ils des bienfaits? Ou portent-ils la guerre?
Suivra-t-on mes conseils? Mes plans sont-ils goûtés?
Ou par de faux rapports seroient-ils rejetés?
Me faudra-t-il subir l'alternative impie,
Ou de fouler aux pieds, au nom de la patrie,
Contre ses intérêts, les plus sacrés devoirs;
Ou de braver Venise, ainsi que ses pouvoirs?

SCÈNE VI.

BELSI, PIZARRE, VENTUSMIS,
IGNACE, DORNAL.

PIZARRE.

Vous partagez, Belsi, notre vive allégresse.
Ils finissent nos maux et nos jours de détresse;
Et mon bras, libre enfin, fera voir en ces lieux,
Ce que Venise attend de ses fils généreux.

BELSI.

Je comprends mal, Seigneur, cet étonnant langage.
Reservez les transports de ce noble courage,
Pour les lieux où Venise a vu des ennemis.
Sur ces bords fortunés je n'ai que des amis.

PIZARRE.

Quoi, nous aurions quitté les champs de l'Ausonie,
Pour voir en ces climats notre gloire flétrie!
D'un Incas orgueilleux mendier la pitié,
Et comme un grand bienfait agréer l'amitié.

BELSI.

Ce n'étoit point assez de nous sauver la vie;
De ses concitoyens la naissante industrie
Répara nos vaisseaux, en fournit les agrets,
Et refusa le prix de ses rares bienfaits.
Dieu! Quelle fut alors notre reconnoissance?
On me mit dans le cas d'implorer sa clémence.
Avez vous oublié ce jour trop criminel,
Qui grava sur nos fronts un opprobre éternel,
Où nos gens que le sort destina pour Venise,
Conçurent, (j'en frémiss) l'odieuse entreprise,

Réunis en tumulte à nos lâches soldats,
De cueillir des lauriers par des assassins,
De porter à Venise, en horrible trophée,
D'un pillage sanglant la dépouille exécrée.
Qui retint d'Otahis la trop juste fureur?
C'est l'Incas, c'est lui seul, c'est votre bienfaiteur.
J'en ai fait au Sénat la déplorable histoire;
En punissant le crime, il sauvera sa gloire.

VENTUSMIS.

Sur ce funeste jour suspend ton jugement.
Ce n'est pas sans raison que l'Incas fut clément.
De ce rusé vieillard redoutons l'artifice,
Il nous sème de fleurs les bords du précipice.
Venise en sa sagesse a pesé nos rapports.
Notre gloire exigeoit qu'on palliât nos torts.
Mais pourquoi revenir sur d'anciennes injures?
Ne songeons qu'au présent, concertons nos mesures.
Venise a vû palir l'éclat de ses destins;
Par degrés son commerce échappe de ses mains;
Les princes ont conquis un nouvel hémisphère;
Cette île de nos soins est le juste salaire.

BELSI.

Le Doge à mon départ quittant nos bâtimens,
Me dit: „Tous vos pouvoirs sont dans vos sentimens.
„Partez, et de Venise étendez l'influence;
„Augmentez en, Belsi, l'honneur et l'opulence.”
De quel droit voulez-vous aux liens d'un traité,
Préférer du vainqueur le titre ensanglanté?

VENTUSMIS.

À qui le ciel remet le flambeau du génie,
La terre pour son bien de droit est asservie.

I G N A C E.

Tout peuple où du vrai Dieu les temples sont ouverts,
Possède dans sa foi des droits sur l'univers.

B E L S I.

Les vertus d'Otahis en font un sanctuaire
Où la faveur du ciel brille d'un œil prospère.

I G N A C E.

Qu'est auprès de la foi la vertu d'un mortel ?
La foi seule fait l'homme aux yeux de l'Éternel.
L'Idolâtre eut aussi ce qu'on nomme vertus.
Mais Socrate, Antonin, Epictète, Codrus,
Ou d'autres dont les noms figurent dans l'histoire,
Tout brillant qu'est l'éclat d'une profane gloire,
Avec quelque appareil qu'on célèbre leurs faits,
Du livre des vivants sont rayés pour jamais.

B E L S I.

De ces dogmes outrés la barbare créance
A perdu dès long-temps sa cruelle influence.
De principes plus doux l'espoir consolateur
Annonce un avenir qui fait tout mon bonheur.

D O R N A L.

L'homme avance et recule en sa marche incertaine.
Heureux, et trop heureux qui sans soins et sans peine,
Sait profiter à temps des bienfaits du destin,
Et de ces coups du sort qu'il trouve sous sa main !

B E L S I.

Le libertin chez nous ne voit dans cette vie,
Qu'un léger canevas qu'embellit la folie,
Qu'un souffle du matin qu'il faut mettre à profit.
L'Héraclite au cœur dur, tourmente son esprit,
À ne voir dans les jours passés sur cette terre,
Qu'un affligeant tissu de pleurs et de misère.

Mon cœur augure mieux du destin des mortels,
Des desseins de mon Dieu, de ses soins paternels.
Vois briller ce soleil pour tout ce qui respire;
Cet azur d'un beau ciel que toujours on admire;
Ces végétaux nombreux qui parfument les airs,
Charment l'œil, satisfont à nos besoins divers;
Des animaux soumis les différens usages,
Qui rendent l'homme-roi l'objet de leurs hommages;
Même ce foible oiseau qui par ses doux accens
Se met à l'unisson des plus doux sentimens;
Ces métaux que la terre envain cache et recèle,
Qui prenant par nos arts une forme nouvelle,
Font le nerf des États, le luxe des cités,
Offrent plus d'un remède à nos infirmités.
Dirai-je les effets que l'humaine science,
Consultant du passé la sûre expérience,
Par le secret des loix, des institutions,
Dirigeant vers le bien jusqu'à nos passions,
Et de vains préjugés rompant la chaîne impure,
Pourra produire un jour sur l'homme et la nature?
Des beaux arts réunis vers un but fortuné,
Peindrai-je l'influence en tout esprit bien né?
Songe à ce que naguère enfanta l'industrie:
Les secours de l'aimant; ceux de l'imprimerie,
Art nouveau qui nous ouvre un nouvel horizon,
Des modernes Omars garantit la raison,
Chaque jour, chaque instant, sans peine multiplie,
Les trésors du savoir, les éclairs du génie;
Ce verre transparent, fragile, sans couleur,
Qui de nos foibles yeux guide le sens trompeur,
Par l'artifice seul de formes variées,
Et de combinaisons sagement ménagées,

Dans chaque atôme ici montre l'infinité,
Dans la voute céleste offre l'immensité,
Découvre entre ces feux vacillans, sans lumière,
Que dédaignoient jadis l'ignorance grossière,
D'univers inconnus le sublime rapport,
Calcule jusqu'aux loix qui fondent leur accord,
Semble aux vastes conseils de la Toute-Sagesse,
Admettre des mortels l'effrayante foiblesse.

Quel est l'audacieux qui pourroit avancer
Que le terme est atteint qu'on ne peut dépasser?
S'il nâquit des Képler il en peut encor naître,
Oui, jusqu'à l'art affreux de pétrir ce salpêtre,
Qui dans l'airain pressé, frappé d'un feu soudain,
Chasse au loin en grondant le métal assassin,
S'il ne servit encor qu'aux fureurs guerrières,
Il peut offrir un jour des résultats prospères.
Tout me dit que du ciel la lente providence
De l'homme par degrés ennoblit l'existence;
Mais veut que le concours de notre liberté,
Semble rivaliser sa puissante bonté.

Ah! si quelque ennemi du ciel comme des hommes,
Prétendoit me prouver qu'à jamais nous le sommes,
Ce que nous pouvons être et devons devenir,
Qu'en un cercle d'erreurs, sans pouvoir en sortir,
La triste humanité doit se traîner sans cesse,
Qu'il faut désespérer de toute notre espèce,
Et que l'espoir du mieux est même criminel:
„ Loin de moi, m'écrierois-je, homme trois fois cruel!
„ Tu brises le ressort qui me tient à la vie;
„ De ton esprit haineux, de ta sombre apathie,
„ Va dans quelque antre obscur cacher les noirs accès,
„ Ou prêche ta doctrine aux tygres des forêts. ”

P I Z A R R E.

Ces rêves d'âge d'or et de philanthropie,
De nos nobles aïeux n'ont point flétri la vie.

B E L S I.

Qui parle tant d'aïeux, de ceux dont il est né,
Annonce trop souvent un cœur dégénéré.

P I Z A R R E.

Qui d'ancêtres fameux néglige la mémoire,
Prouve qu'il porte un cœur indigne de la gloire. }

B E L S I.

Indigne de la gloire!

P I Z A R R E.

Un cœur dégénéré!

(Ils portent la main à la garde de l'épée.)

I G N A C E.

Suspendez les effets d'un courroux égaré.
Reservez vos fureurs contre l'idolâtrie;
Et s'il vous faut du sang, n'égorgez que l'impie.

V E N T U S M I S.

À gagner de l'Incas ce noble admirateur,
Nous perdons nos momens sans fruit pour notre
honneur.

Il ne faut plus, Belsi, de phrases évasives.
Deux vaisseaux ce jour même approchent de ces rives.
De conquérir cette île, à nos soins confié,
L'ordre exprès, j'en réponds, doit nous être intimé.
Les moyens de succès sont à ta connoissance.

B E L S I.

Ingrats! Vous connoissez les droits de ma naissance.
Pour la première fois ils me sont précieux.
Tout rapport avec vous me seroit odieux,

Si le Sénat trompé par votre indigne trame
 De la guerre en ces lieux portoit l'injuste flamme.
 Je ne suis point sujet d'un Roi, ni du Sénat;
 Je renonce à Venise, à son Patriciat.
 Mais non, j'augure mieux de têtes aussi sages.
 On aura de mes plans pesé les avantages.
 Quelque soit le décret qui nous sera remis,
 J'ai seul encor le droit de commander ici.
 Que rien de votre part n'allarme en ces contrées.

(à Dornal)

Qu'au devant des vaisseaux deux barques dépêchées,
 M'apportent au plutôt les papiers de l'État.

(aux autres)

Vous apprendrez de moi les ordres du Sénat.

(Il prend la route des rochers.)

SCÈNE VII.

PIZARRE, VENTUSMIS, IGNACE,
 DORNAL.

PIZARRE.

Vous venez de l'entendre; il a vendu Venise.
 Envain sous de grands mots son crime se déguise.
 Dans ce moment peut-être appelé chez l'Incas
 Il rassemble sur nous les horreurs du trépas.
 Amis, souffrirons nous qu'aux pieds de ce barbare
 Il ourdisse à loisir le sort qu'il nous prépare.
 Du moment décisif, mémorable à jamais,
 Pouvons nous de sa part attendre le succès?
 Non, du commandement il faut qu'on le dépose.
 Nous saurons au Sénat défendre notre cause.

VENTUS MIS.

Je ne vous cache pas qu'un coup aussi hardi,
Tournera contre nous un dangereux parti.

IGNACE.

L'intérêt de l'État n'est plus ce qui le touche.
C'est Luther et Calvin qui parlent par sa bouche.
Le triomphe du ciel n'est plus pour l'apostat
De nos nobles travaux le sacré résultat.

DORNAL.

Modérez les accès d'une vive colère.
J'honore vos motifs, et votre ministère.
Mais celui que la loi m'impose également,
Doit protéger Belsi dans son commandement.

IGNACE.

Arrêtez!... tout-à-coup... c'est le ciel qui m'inspire...
De ses ordres secrets je sens le saint délire....
La victoire est à nous! Venise en a le prix!....
Et la croix dans ces lieux règne sur des débris....
Sortons. Craignons, Seigneur, que l'on ne nous trahisse.
Eloignons le profane.... On en fera justice.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

La Scène est dans une des salles du Palais de l'Incas.

S C È N E P R E M I È R E.

L'INCAS et ZULFA.

ZULFA.

Aux pieds de nos autels Féline prosternée,
 Demande les vertus qui l'ont abandonnée.
 Ses yeux chargés de pleurs vers le ciel dirigés
 L'implorent que ses maux soient bientôt soulagés.
 À suivre vos désirs fermement résoluë,
 Elle étouffe ces feux dont elle est combattue.
 Voulez-vous qu'à l'instant je l'amène en ces lieux.

L'INCAS.

Zulfa, gardons nous en. Elle implore les cieux.
 De la religion l'élan noble et sublime
 Est un puissant moyen de préserver du crime.
 Je reconnois ma fille à ce beau mouvement,
 De l'amour du devoir interprète éloquent.
 J'attends tout de Féline à mes désirs docile.
 Sous un climat heureux le ciel plaça cette île.
 Le sentiment est vif, mais non pas exalté.
 La raison sur le cœur n'est point sans volonté.
 Allez. Belsi dans peu m'accorde une entrevue;
 Quand il en sera temps, vous serez prévenue.

SCÈNE II.

L'INCAS (*seul.*)

Je crains de me flatter d'un téméraire espoir.
Un cœur sensible et pur est près du désespoir,
Quand aux pieds des autels sa tremblante foiblesse,
Va chercher les moyens de bannir la tendresse.

SCÈNE III.

L'INCAS et CORTÈS.

CORTÈS.

Vos ordres en tout point vont être exécutés.
D'agiles surveillans sur nos bords apostés,
Sauront nous prévenir de la moindre entreprise.
Déjà dans nos foyers chaque flèche s'aiguise;
La fronde en nœuds serrés décore nos soldats;
Vers l'autre désigné deux corps portent leurs pas;
Et si des cavités on retrouve la trace,
Des traitres cette nuit aucun n'obtiendra grace.
Mais je ne puis, Seigneur, vous laisser ignorer,
Qu'à de plus grands moyens j'ai dû me préparer.
Deux vaisseaux de Venise au gré d'un vent propice,
Bravent des vastes mers l'immense précipice.
L'œil nud les apperçoit aux bords de l'horison;
L'oreille croit ouïr le salut du canon.
Pourquoi ces deux vaisseaux quand un seul peut suffire?
D'un renfort de soldats ce nombre semble instruire.
Des plans de Ventusmis je crains le résultat,
Contre la foi publique un horrible attentat.

De nos Vénitiens rien n'égale la joie.
L'allégresse chez eux à grands cris se déploie.

L'INCAS.

Sentiment naturel qu'on ne peut condamner,
Et dont, mon cher Cortès, tu ne dois t'étonner.
Sur des bords étrangers, et loin de leur patrie,
Languit depuis un an leur active industrie.
Des projets échoués ! d'inutiles travaux !
Des mœurs qu'ils n'aiment point ! un stérile repos !
Que de motifs pour eux de bénir la journée,
Qui rouvre de leurs plans la course fortunée.
Leur joie à cet égard n'inspire aucun soupçon.
Mais peut-être qu'aussi l'indigne trahison
Prévoyant le moment de consommer leurs trames,
Ajoute ses fureurs aux transports de leurs ames.
Les a-t-on épiés ? Quels sont leurs entretiens ?

CORTÈS.

Leur joie est insolente, affiche les dédains,
Et d'un ton de vainqueur annonce la menace.
On a vu s'enfermer Pizarre avec Ignace ;
Ventusmis sur les bords va d'un œil curieux
Mesurer et compter les écueils dangereux ;
L'Auditeur dans ses traits peint une ame incertaine ;
Mais tous contre Belsi ne parlent qu'avec haine.

L'INCAS.

Je l'attends ; dans une heure il doit se rendre ici....
Sur un point important je dois être éclairci.

CORTÈS.

Vous êtes allarmé.

L'INCAS.

Bien plus que tu ne penses.

Je souffre.

CORTÈS.

Ne pourrais-je adoucir vos souffrances.

L'INCAS.

Je vais t'ouvrir mon cœur. Féline aime Belsi.
C'est par moi que ce feu dans son sein s'est nourri.
D'éloges imprudents prodigués devant elle,
Je ne soupçonnai point l'influence cruelle.
Ce premier intérêt qu'inspire le malheur,
Que moi-même avec soin j'entretins dans son cœur,
La douce émotion d'une ame bienfaisante,
Par degrés a fait place à celle d'une amante.
Je suis seul l'artisan des maux que je pressens.
Enfant cher à mon cœur! Seul bien de mes vieux ans!
L'abyme qui te perd, c'est ma main qui le creuse!
Me pardonneras-tu, fille trop généreuse?
De fleurs elle semoit les bords de mon tombeau!
Je suis le suborneur, pardonne à ton bourreau.

(Il se jette dans un fauteuil.)

CORTÈS.

Féline aime Belsi! Sans doute elle est aimée.

L'INCAS.

Ciel, il n'est que trop vrai; Féline est adorée.
Mais ne crois point, Cortès, que j'en aye à rougir.
Brulant des mêmes feux et du même desir
Chacun tut jusqu'ici l'ardeur qui le dévore.
Ce qu'en lui tout déclare, il semble qu'il l'ignore.

CORTÈS.

D'aussi nobles amants vous briseriez les nœuds.

L'INCAS.

L'intérêt de mon peuple a condamné leurs vœux.

CORTÈS.

Peut-être....

L'INCAS.

Que dis-tu?

CORTÈS.

J'entrevois le contraire.

L'INCAS, (*qui se lève.*)

Ah ! ne me flatte point d'une douce chimère.
 La patrie en mon cœur a vaincu mon enfant;
 De ses pleurs, ses sanglots, tu me vois triomphant.
 Elle a reçu l'arrêt; et dans ce moment même,
 Au temple de Bélus, en sa faiblesse extrême,
 Elle invoque du Dieu l'infailible secours,
 Pour qu'il daigne étouffer ses coupables amours.

CORTÈS.

Et Belsi connoit-il cet arrêt trop sévère?

L'INCAS.

Je vais l'en informer; je vais parler en père,
 Qui des vœux d'un enfant doit seul régler le choix.
 De l'Incas, s'il le faut, je fais valoir les droits.
 Tu te tais. Dis-moi tout; parle, je t'y convie.

CORTÈS.

Je vois dans cet hymen le bien de la Patrie.
 D'un nouvel avenir l'éclat brille à mes yeux.
 Je vois de nouveaux arts transplantés en ces lieux,
 Ajouter aux moyens de notre indépendance.
 Du foudre des brigands nous bravons l'insolence;
 Des Ventusmis envain s'exhale le courroux;
 Le parti des Belsi dans Venise est pour nous;
 Si demain l'on se livre à des projets hostiles,
 Les talens de leur chef sont rendus inutiles;

Qu'il soit ou simple otage, ou nouvel allié,
L'ennemi, sans Belsi, se sent paralysé;
Et du coup imprévu qui le frappe et l'égare,
Naît la confusion aux vaisseaux de Pizarre.

L'INCAS.

Je n'ose l'espérer ce degré de bonheur
Dont ton zèle a tracé le tableau séducteur.
Que le Dieu d'Otahis et m'enseigne et m'inspire!
Veillons en attendant au salut de l'Empire.
Je confie à tes soins trois importants objets.
Des sombres souterrains qui bordent ce palais,
Les voutes avec art par des clefs retenues,
Sans danger dès long-temps demeurent suspendues.
Mais de quatre ressorts le jeu mobile et sur,
Les faisant écrouler dans un abyme obscur,
Engloutit à la fois les masses qui les couvrent,
Et les vastes débris des voutes qui s'entr'ouvrent,
Et les audacieux dont les vaines fureurs
Pensent de ce palais surprendre les hauteurs.
Vois tout; prépare tout. On peut être sans crainte.
Sur les antiques tours qui masquent cette enceinte,
Fais porter en secret ces bitumes ardents,
Ces asphaltes pétris de souffres dévorants,
Qui d'un fleuve de feu sur les têtes coupables,
Versent à gros bouillons les flots épouvantables.
Non loin, des torrents d'eau dans leurs lits contenus,
Amas accumulés dans les airs étendus,
De nos prudents aïeux prouvent la prévoyance,
Et couronnent ici nos moyens de défense.
Des digues avec soin visite les contours,
Des écluses surtout observe les détours.

Il en est deux au nord. Par de secrètes routes,
Elles lancent les eaux jusqu'au centre des voutes.
Ainsi l'audacieux à la mort échappé,
Des eaux de toute part se trouve enveloppé.
Mais j'entends que l'on vient. C'est Belsi qu'on amène.

UN OFFICIER de L'INCAS.

Seigneur, Belsi me suit. Peut-il entrer ?

L'INCAS.

Qu'il vienne.

(à Cortès qui se retire.)

Va prévenir Zulfa.

L'INCAS, (seul.)

Devoir, patrie, honneur,

À quel rude combat vous condamnez mon cœur.

SCÈNE IV.

L'INCAS et BELSI.

L'INCAS.

IL approche le jour.... le jour qui nous sépare.
Je le sais de mes gens, et même de Pizarre;
Et d'où vient que par lui se laissant prévenir,
Belsi soit le dernier à m'en faire avertir ?

BELSI.

À voir selon nos vœux la vue est empressée.
J'ai du vérifier la nouvelle annoncée.
Je puis dire à présent ce que l'œil a cru voir.
Deux vaisseaux en effet se font appercevoir;
Mais le nombre de deux affoiblit l'espérance,
Qu'au nom de mon pays vers ces lieux on s'avance.
Je vous dirai bien plus. Partagez ma surprise.
On ne reconnoit point les couleurs de Venise.

L'or brille avec éclat sur un fond azuré,
Annonce un pavillon de nous tous ignoré.

L'INCAS.

Belsi, seroit-ce un piège ?

BELSI.

Hélas ! pourriez vous croire,
Que Venise à ce point renonçât à sa gloire ?

L'INCAS.

Je crains tout de l'orgueil et de vos factions.
Du Sénat dans ton camp je lis les passions.
Si j'y vois d'un côté les vertus que j'honore,
Les qualités du cœur que le talent décore :
De l'autre j'apperçois les transports criminels,
Qui du fond des enfers tourmentent les mortels.
Je dois à mon pays un bien grand sacrifice...
Otahis est hélas ! au bord du précipice...
Tout étranger m'inspire... une juste frayeur...
Quand l'aurore demain....

BELSI.

Je vous entends, Seigneur.
Laissez moi pressentir le destin qui m'accable ;
Et ne prononcez pas la sentence effroyable.

L'INCAS.

Quels attraits ce pays peut-il avoir pour toi ?
Un peuple qui jamais ne connut d'autre loi,
Que d'aimer son semblable et d'adoucir sa peine,
D'abjurer tout transport de vengeance et de haine,
De ne point envier aux peuples inconnus,
Leur repos, leurs projets, leurs arts et leurs vertus ;
Ce peuple pourroit-il dans sa bassesse obscure,
Inspirer des regrets aux Rois de la nature ?

BELSI.

L'ironie! Ah, Seigneur. Reproches déchirants!

L'INCAS.

Oui, je suis indigné de tout ce que j'apprends.
C'est peu de conjurer l'orage qui s'apprête,
D'ourdir l'affreux projet d'une injuste conquête,
De livrer au pillage un malheureux pays,
De tourner contre nous les bienfaits d'Otahis:
On m'ôte de mes ans le seul consolateur,
On m'enlève ma fille, on a séduit son cœur.

BELSI.

Pourriez-vous m'imputer cette atroce infamie?
Moi, qui voudrois pour vous sacrifier ma vie!

L'INCAS.

Si ce n'étoit ton plan, de quelle illusion
Ton cœur a-t-il donc pu flatter ta passion?
Tu voulois l'enlever.

BELSI.

Vous enlever Féline!

À vos soins généreux répondre par le crime!
(*Il se jette à ses pieds.*)

L'INCAS.

Je vous tendois la main, et vous me poignardiez!
Levez-vous, étranger.

BELSI.

Non, je meurs à vos pieds,
Si d'un front courroucé qui me glace et m'atterre,
Vous ne dépouillez pas la menace sévère.

L'INCAS.

Mais de ce vain amour quels furent les projets?

BELSI.

L'amour naît en nos cœurs sans penser au succès.

L'INCAS (*le relevant.*)

Relevez-vous, Belsi. Parlez avec franchise.

BELSI.

J'attendois à parler les retours de Venise.
Vous trouverez Belsi digne de vos bienfaits.

L'INCAS.

Qu'importe à votre amour, ou la guerre ou la paix ?
La guerre nous divise, et la paix nous sépare.

BELSI.

Jugeois-tu de mon cœur par celui de Pizarre ?
La guerre m'asservit à jamais à tes loix.
Il n'est pour mon honneur, il n'est point d'autre choix.
D'un Sénat sanguinaire, oppresseur et perfide,
J'abjure sans retour le pouvoir parricide.
J'invoquerai sur moi les traits de ton courroux ;
On me verra voler au devant de tes coups ;
Ou dans tes justes fers traînant ma triste vie,
Par des larmes de sang pleurer sur ma patrie.
Mais si de mes conseils je recueille le prix,
Si la paix des traités plane sur Otahis,
Si tu sens pour Belsi les tendres soins d'un père,
Si Féline à mes vœux donne un regard prospère ;
Je fixe en ces climats mes fortunés destins ;
Nos deux peuples unis par de sacrés liens
Ne font plus à mes yeux qu'une seule patrie,
Aurore des doux nœuds de la philanthropie.
Médiateur utile entre les deux pays....

L'INCAS.

Dieu ! vous consentiriez à devenir mon fils,
À vous nommer un jour l'appui de ma vieillesse ;
À protéger Féline et sa tendre jeunesse !

Qu'ai-je fait malheureux ? Songe inutile et vain !
L'arrêt en est porté ; vous nous quittez demain.
À mes ordres exprès Félimé obéissante,
Voit en vous l'étranger, et n'est plus votre amante.

BELSI.

Qu'entends-je ! Elle m'aimoit ! Elle a cessé d'aimer !
Dans quel gouffre à jamais irai-je m'abymer ?
Terre, entr'ouvre ton sein, que j'y trouve un azyle !
Flots, engloutissez-moi sur les bords de cette île !
Que chaque flux de mer y jette courroucé,
Les restes palpitants de ce cœur méprisé,
Et soudain les repousse, en frappant le rivage,
Des longs mugissements d'une impuissante rage !

L'INCAS.

La raison doit calmer ces transports douloureux,
Et le temps peut guérir d'un amour malheureux.
Au défaut de l'amour emportez notre estime.
Suivez, si vous l'aimez, l'exemple de Félimé.
Elle vient vous parler pour la dernière fois,
Dégager votre cœur, et défendre mes droits.

SCÈNE V.

L'INCAS, FÉLIME, BELSI, ZULFA.

L'INCAS.

APPROCHE, mon Enfant. Ta candeur m'est connue.
Mon ame se repose en ton ame ingénue.
Je te quitte un instant. L'État m'appelle ailleurs.

(à Zulfa, à part.)

Tu m'instruiras de tout, et même de leurs pleurs.
Il entre dans mon plan, qu'on dise ce qu'on pense.
Ton devoir est, Zulfa, d'écouter en silence.

SCÈNE VI.

FÉLIME, BELSI, ZULFA.

BELSI.

Je perds en la voyant l'usage de la voix.

FÉLIME.

Jour trop cruel ! Le jour où la première fois
J'ose enfin sans rougir vous avouer que j'aime...
Est le jour où je dois, dans ma douleur extrême,
Vous dire qu'à jamais nous sommes séparés.
Ah ! mon cœur vous suivra partout où vous irez.

BELSI.

Vous êtes libre. Hélas ! d'une voix téméraire,
Je n'ai point hasardé, sans l'agrément d'un père,
De porter à vos pieds l'hommage de mon cœur.
Mais le ciel en courroux adoucit sa rigueur,
Puisqu'en m'ôtant l'espoir que nourrissoit ma flamme,
Il m'a du moins permis de vous ouvrir mon ame.
Vous souvient-il du jour où de frères débris,
Me firent aborder aux rives d'Otahis ?
J'entends gronder encore et la vague et l'orage ;
Je vois le ciel tendu d'un lugubre nuage,
Affaîssé par son poids descendre sur les eaux ;
Je vois le firmament confondu dans les flots.
Nos vaisseaux tour à tour se plongent dans l'abyme,
Ou des plus hauts rochers frappent soudain la cime ;
Sur les côtes enfin, roulés avec fracas,
Et d'écueils en écueils, tombent en mille éclats.
Le peuple épouvanté vers la grève s'élance.
J'attends bientôt la fin de ma triste existence.

FÉLIME, (*à Zulfa qui la soutient.*)

Je tremble. Aux mêmes flots, sans abri, sans secours,
Le sort et nos rigueurs vont exposer ses jours.
Hélas !

BELSI.

En ce palais le peuple nous amène.
Il nous plaint, nous console, et partage ma peine.
L'Incas avec bonté s'enquiert de mon destin.
Vous paraissez, Madame... Ah ! quel trouble soudain
Passe de veine en veine en mon ame attendrie,
Agite tous mes sens, me rappelle à la vie !
Mes yeux chargés de pleurs se fixent sur vos yeux ;
J'y reconnois aussi des pleurs délicieux.

FÉLIME.

Ah, croyez moi, Belsi, ces pleurs étoient sincères.

BELSI.

Nos malheurs ne sont plus que des peines légères.
Un regard de vos yeux les a fait oublier ;
L'intérêt qui s'y peint invite à les aimer.
Je sens, je sens alors qu'il est des sympathies,
Dont le charme saisit les ames assorties,
Dont les rapports secrets, les liens fortunés
Annoncent que deux cœurs l'un pour l'autre sont nés.

FÉLIME.

Qui douta moins que moi, quand je vous vis paroître,
Que pour nous estimer le ciel nous a fait naître ?

BELSI.

Votre exemple bientôt électrise les cœurs.
Je vois à chaque pas, je vois des bienfaiteurs.
Des sujets de l'Incas les efforts incroyables
Rassemblent des vaisseaux les restes déplorables ;

Et bravant de ces mers les abymes surpris,
Des plongeurs courageux sauvent tous nos débris.
Féline ordonne tout. À sa voix tout s'anime.
Il semble que partout je retrouve Féline.

FÉLINE.

À ce peuple sensible, et juste en son retour,
Il ne falloit que vous pour inspirer l'amour.
Est-il une maison, où si quelque souffrance
De celui qui l'habite éprouve la constance,
Vos paroles, vos soins, vos remèdes, vos dons,
N'aient porté le repos, les consolations?
Est-il deux citoyens que divisoient les haines,
Ou de nos passions les misères humaines,
Dont, messagers de paix, vos conseils, vos avis,
N'aient reconcilié, rapproché les esprits?
Est-il un seul artiste, établi dans cette île,
Qui n'ait reçu de vous quelque leçon utile?
Tout bénit en ces lieux l'empreinte de vos pas.
Vous sembliez remplir les devoirs de l'Incas.

BELSI.

L'Incas! Oh, des humains l'ornement et la gloire!
Qu'à jamais vos neveux honorent sa mémoire!
De toutes les vertus interprète sacré,
Qu'en tous lieux à jamais son nom soit révééré!
Chaque jour, à le voir sa faveur indulgente
Admet de l'étranger l'ame reconnoissante;
Libres de préjugés ses sages entretiens
Retracent d'Otahis les loix et les destins;
Et de ses jugemens la profonde sagesse
Semble un flambeau céleste éclairant ma jeunesse?
Avec quel intérêt, du fier Européen
Il veut que sans détour mon incertaine main,

Développe à ses yeux le tableau politique,
 Les domestiques mœurs, la morale publique,
 Les arts et les plaisirs, les institutions,
 Des états ébranlés les révolutions,
 Chaque époque, où d'un pas marqué dans la carrière,
 S'avança le bonheur, ou l'humaine misère.
 Cependant, chaque jour en Féline à mes yeux
 Déploie un nouveau titre au respect de mes vœux.
 Plus elle aime son père, et sur sa belle vie,
 Sur la fin de ses ans, prodigue, multiplie,
 Les devoirs pressés, les soins affectueux,
 De tendresse et d'amour les tributs précieux;
 Plus je sens s'élever et s'ennoblir l'hommage
 Des nouveaux sentiments qui forment mon partage;
 Plus je sens que les feux, les feux de la vertu,
 Sans-doute forment seuls l'encens qui lui soit dû.

FÉLINE à Zulfa.

Il le sent, que Féline à ces lieux attachée,
 Des bras d'un père aimé ne peut être arrachée.

BELSI.

D'un téméraire espoir je me laisse éblouir.
 Je ne consulte plus qu'un amoureux désir.
 En idée, à mes vœux déjà rien ne s'oppose;
 Au titre d'étranger qu'en vos mains je dépose,
 Succède le beau nom, le nom d'Otahisien,
 Présage fortuné du plus heureux lien.

FÉLINE.

Ah! Zulfa, soutiens moi, ma force m'abandonne.

ZULFA.

Seigneur....

BELSI.

J'entends. Je fuis... Votre père l'ordonne.

De mon cruel exil je vais subir la loi.

Mon cœur est innocent.... Madame, plaignez moi.

FÉLIME, (*se relevant, elle l'arrête.*)

Non, Belsi. De l'espoir l'émotion secrète,

Peut-être de mon Dieu favorable interprète,

M'inspire tout-à-coup un projet hazardé.

Cet horrible départ peut être retardé.

Aux genoux de l'Incas allons nous rendre ensemble.

Disons-lui qu'à ses pieds un seul vœu nous rassemble,

Que nos soins concourront à faire son bonheur,

Que tous les malheureux éprouvent sa faveur,

Que ce départ pour moi seroit un coup funeste,

Que je vous aime enfin. Le ciel fera le reste.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

*La Scène est dans une des grandes salles d'audience
de l'Incas, avec un thrône et des sièges.*

S C È N E P R E M I È R E.

L'INCAS et CORTÈS.

L'INCAS.

QUELQUE rare qu'il soit qu'en faveur de personne
Je révoque jamais les ordres que je donne ;
Quelque soin que je misse à fuir jusqu'aujourd'hui
De mobiles décrets le vacillant appui :
Oui, Belsi comme gendre entre dans ma famille,
Et je viens de céder aux larmes de ma fille.
De leurs feux innocents j'ai vu la pureté,
L'immuable constance, et l'ingénuité.
De tes sages conseils empruntant la lumière
Je les vois par degrés d'un regard moins sévère ;
Et j'entrevois bientôt dans le simple projet,
Pour le bien d'Otahis un favorable aspect.
Je satisfais ainsi, sans devenir parjure,
L'amour et l'amitié, l'amour et la nature.

CORTÈS.

Vous connoissez, Seigneur, cette douce amitié,
Qui dès les premiers jours fit place à la pitié.
Vous jugez du plaisir, de la vive allégresse,
Que ce fortuné jour inspire à ma tendresse.
Le peuple d'Otahis bénira votre choix,
Et d'avance déjà vous parle par ma voix.
Tous honorent Belsi. J'en ai la certitude.

L'INCAS.

Je suis à cet égard libre d'inquiétude.
 Les vertus de Belsi, ses discours et ses mœurs,
 Ont gagné les esprits, captivé tous les cœurs.
 Mais nos antiques loix, ainsi que la prudence,
 Pour quelques jours encor commandent le silence.
 Il convient que Pizarre et ses Vénitiens,
 Ignorent le projet de ces heureux liens.
 Connoissons les décrets du perfide hémisphère;
 Sachons si le Sénat veut la paix ou la guerre.
 Ensuite, cher Cortès, tu ne l'ignores pas,
 Le culte de Belsi, nouveau dans nos climats,
 De ceux qu'on y connoit, en ses dogmes diffère;
 Il faut que sur ce point la Diète délibère,
 Me propose un traité qui sauve des abus,
 Que pourroient entraîner des dogmes inconnus.
 De nos sages aïeux la loi fondamentale,
 Accorde à chaque rite une influence égale;
 Mais borne à cette fin du Prêtre ambitieux,
 Les droits que sa créance usurpe au nom des cieux.
 La même loi m'impose un devoir moins facile.
 Des cultes différents que protège cette Ile,
 Les pontifes divers à ma voix rassemblés,
 Et sur leurs intérêts librement consultés,
 Doivent avec respect, au nom de la patrie,
 Recevoir la leçon d'une sainte harmonie.
 En ces lieux à l'instant ils vont se réunir.
 Toi, Cortès, à la Diète explique mon désir.
 Je l'ai fait convoquer; elle ouvre sa séance.
 Sa sagesse et l'Incas marchent d'intelligence.

SCÈNE II.

L'INCAS (*seul.*)

Je ne borne point là les destins de Belsi.
 Mon cœur en sa faveur n'agit point à demi.
 Du beau feu de ses ans j'ai droit de tout attendre.
 Qu'il soit mon successeur, puisqu'il devient mongendre.
 Je résigne avec joie en ses actives mains,
 Un pouvoir qui l'enchaîne à nos communs destins.
 Sa fortune à mon sort à jamais est conquise.
 C'est en le couronnant que je l'ôte à Venise.

UN OFFICIER.

Divers Prêtres, Seigneur, en ces lieux réunis,
 Attendent de l'Incas l'ordre d'être introduits.

L'INCAS.

Qu'ils entrent. Mais surtout qu'à chacun l'on défère,
 Les égards que l'on doit à leur saint caractère.

(*l'Officier sort.*)

O Père des Humains, présente à leurs esprits
 De l'union des cœurs l'inestimable prix.

SCÈNE III.

L'Incas, les Prêtres de Bélus, de Jupiter, de Brama, de Moïse, de Mahomet. Le fond de la salle se remplit de gardes. Le trône de l'Incas est environné de ses principaux Officiers.

LE GRAND PRÊTRE DE BÉLUS.

À vos ordres, Seigneur, empressés de nous rendre,
 De notre amour pour vous, vous devez tout attendre.

L'INCAS, (*après s'être assis sur son trône et avoir fait signe aux Prêtres de prendre place.*)

Pontifes révéérés du Dieu de l'Univers.
 Car j'aime à croire enfin que vos dogmes divers,
 Quelle que soit la foi, le rit qui vous divise,
 Ramènent tous les cœurs, en dernière analyse,
 À ce moteur suprême à qui tout est soumis.
 Pour peser vos conseils je vous ai réunis.
 Les principes sacrés de notre tolérance,
 Qui ne font entre nous aucune différence,
 Exigent par là même un soin religieux
 À réprimer l'essor d'esprits audacieux;
 À fixer les traités qui doivent circonscrire,
 Tout culte qui chez nous demande à s'introduire;
 À balancer si bien les divers intérêts,
 Que jamais on ne puisse, au nom d'un Dieu de paix,
 Ni braver en ces lieux l'autorité civile,
 Ni troubler l'union qui règne dans cette Ile.
 Otahis et Venise à la foi des traités
 Vont peut-être devoir le titre d'alliés;
 Peut-être que l'hymen de ses feux légitimes,
 Va rendre ces rapports plus doux et plus intimes.
 Un culte tout nouveau doit ici s'établir.
 C'est à fixer ses droits qu'il faut vous réunir.
 Sur les dogmes enfin que professe Venise,
 J'attends que ce congrès s'explique avec franchise.
 Prêtres de Jupiter, c'est à vous de parler.

LE PREMIER PRÊTRE DE JUPITER.

Les fils de ces climats ne sauroient oublier,
 Que leurs pères jadis sur ces tristes rivages,
 Adoroient comme Dieux des animaux sauvages;

Que plongés dans le crime et ses égarements,
Ils ignoroient des arts les premiers éléments.
Des Romains fugitifs abordent cette terre,
Elèvent des autels au maître du tonnerre,
Et bientôt polissant les mœurs et les esprits,
Font un peuple nouveau de mortels abrutis.
Ces Romains échappoient à l'audace rebelle,
Des ingrats Constantin et de leur foi nouvelle.
Les Romains à l'Olympe avoient dû leur grandeur.
Jupiter et son fils, le Dieu de la valeur,
Avoient consolidé les hautes destinées,
Qui marquerent le cours de plus de mille années.
Ils sembloient avec eux partager l'univers.
Le Panthéon régnoit sur cent peuples divers.
Mais du Dieu déthroné quelle fut la vengeance!
De Rome la splendeur pâlit devant Bysance.
L'Empire est divisé. Les barrières du Rhin,
Par les fils valeureux de l'invincible Odin,
En presque moins d'un siècle à jamais renversées,
Ouvrent à nos vengeurs les villes embrasées,
Et voient avec effroi sur des débris fumants,
De vingt thrônes nouveaux s'asseoir les fondements.
Que faisoient des Césars les ames engourdies?
Elles se débattoient contre des hérésies;
Ou dans un vain délire exerçoient leur valeur
À poursuivre les Dieux qui firent leur grandeur.
Tout offre à mes regards de sinistres présages.
L'exemple du passé fait la leçon des sages.
Je crains pour mes autels, ainsi que pour l'État,
Et de ces étrangers quelque noir attentat.

L'INCAS.

D'événements divers l'incertain parallèle

Pour l'humaine raison est un guide infidèle.
Les temps sont trop changés, les lieux trop différens.
Sectateurs de Brama, quels sont vos sentimens ?

LE PREMIER BRAMINE.

De nos traditions une antique croyance,
De la Divinité place l'auguste essence,
Dans le nombre de trois, nombre mystérieux,
Qu'avec respect Venise adore dans ses Dieux.
Ainsi que nous encore elle a son Arimane,
Des crimes des mortels l'instrument et l'organe ;
Elle a son Oromasde, et ses saints attributs,
Principes de lumière, et sources de vertus.
À ces titres, Seigneur, une heureuse harmonie
Devroit de nos autels marquer la sympathie.
Les faits ont démenti des rapports aussi doux.
Un effroyable joug pèse sur les Indoux.
Des avides chrétiens les sectes divisées,
D'un seul et même esprit sont toutes possédées.
Si telle nous soumet pour mieux nous convertir ;
Telle autre nous affame, afin de s'enrichir.

L'INCAS.

Imputez vos malheurs au défaut d'énergie,
À la distinction d'une caste avilie.
Bien avant les Chrétiens, le Musulman vainqueur
Appesantit sur vous l'effet de sa valeur.

LE PREMIER RABBIN.

Les Chrétiens ne sont rien sans la loi de Moïse.
Sur nos livres sacrés se fonde leur église.
Cependant, fils ingrats, frères dénaturés,
À l'opprobre éternel ils nous ont condamnés.
Qui peut tracer le terme où va leur barbarie ?
Trois siècles sont passés qu'une rage inouïe,

Sur les rives du Rhin, de sa source à la mer,
 Extermina les Juifs par la flamme et le fer.
 Tout fut imaginé pour assouvir les haines.
 Nous avions, disoit-on, infecté les fontaines;
 Vendu l'Europe au Turc; dérobé des enfans;
 Attaché sur la croix leurs membres tout sanglans.
 Ces fictions bientôt habilement semées,
 Frappent du peuple entier les ames allarmées.
 Les Juifs dans les cachots se voient précipités,
 En secret entendus, en tout sens tourmentés.
 Des enfans ont souffert, ô justice, ô nature,
 Ont subi les tourmens de l'horrible torture.
 Mais les Iles du Rhin, ses sables, ses rochers,
 Bientôt, de loin en loin, se couvrent de buchers.
 La flamme en tourbillons dévore les victimes.
 C'est alors que des mers franchissant les abymes,
 Nos aïeux par la fuite aux monstres échappés
 Atteignent d'Otahis les climats enchantés,
 O du Dieu d'Israël miracle inconcevable!
 Ils y trouvent sans peine un accueil charitable,
 La justice, la paix, la fin de leur malheur,
 Un refuge, un azyle où règne le bonheur.
 Et depuis, chaque jour dit au jour qu'il dévance
 Les crimes de l'Europe, et demande vengeance.

L'INCAS.

Mais qu'a donc de commun le tableau des forfaits
 De générations éteintes à jamais,
 Avec les sentiments des races existantes?
 Des faits de leurs aïeux elles sont innocentes.

LE PREMIER PRÊTRE DE MAHOMET.

Si se trouvant unis par un même lien
 Le fils de l'Alcoran, le Juif et le Chrétien,

Devroient se rappeler leur commune origine;
 Si même en tout pays où Mahomet domine,
 On trouve rassemblés sous la loi des Firmans,
 Des dogmes des Chrétiens les cultes différents :
 Il s'en faut bien, Seigneur, que la croix, équitable,
 Au croissant nulle part accorde un droit semblable.
 Redoutez les rapports d'État envers État.
 Je me rappelle trop le plus noir attentat,
 Dont l'occident jamais ne perdra la mémoire.
 Amurath, ce Sultan qu'a couronné la gloire,
 Fait avec Ladislàs un traité solennel,
 Saintement appuyé des serments de l'autel.
 Tandis que l'Ottoman y demeure fidèle,
 O perfide noirceur, trahison criminelle!
 Ladislàs en secret enfonce sa propre loi.
 Un prêtre audacieux l'affranchit de sa foi;
 Et ce prince en son cœur consacrant l'imposture,
 Consomme, sans remords, le plus affreux parjure.
 Mais le ciel l'en punit. Amurath attaqué
 Porte de rang en rang le pacte violé.
 La victoire sourit; les auteurs de la guerre
 Aux plaines de Warnà mordent tous la poussière.

L'INCAS.

Je partage l'horreur dont tes sens sont frappés.
 Mais de quel droit aussi, du Caucase échappés
 Ces princes Ottomans s'arrogent-ils l'empire
 Des rives de l'Euxin jusqu'aux bords de l'Épire?

LE PREMIER PRÊTRE DE BÉLUS.

Du culte de Bélus les devoirs solennels
 N'ont point le vil objet d'enrichir les autels;
 D'offrir aux passions cet accord téméraire,
 Qu'au prix de la plus foible, on sauve la plus chère.

Dieu ne trafique point des droits de la vertu.
Plus un vice a d'attraits, plus l'hommage en est dû.
Mon culte n'est point l'art d'asservir le coupable;
À Dieu seul appartient ce pouvoir redoutable.
C'est moins encor le droit d'absoudre les erreurs;
Ce droit est à Dieu seul, qui seul lit dans nos cœurs.
Les rits de nos autels ont un objet unique:
Enseigner la vertu, porter à sa pratique.
Tout y peint un devoir, en inspire l'amour;
Et par une vertu se marque chaque jour.
Du culte des chrétiens je crains l'intolérance.
De la confession l'effroyable influence,
Dans l'ombre du mystère et de l'impunité,
Peut ourdir des complots, sapper l'autorité,
Et surprendre soudain de notre confiance,
L'abandon généreux, la noble insouciance.

L'INCAS.

Un même objet de crainte a dirigé vos vœux.
Tous craignent les projets d'un culte ambitieux.
Les loix y pourvoiront. L'abus suit la puissance.
Il est plus d'un moyen que prescrit la prudence.
Venise avec succès a su plus d'une fois
De son autorité sauver les justes droits;
Des François dès long-temps l'énergique courage
Du sacerdoce altier a rompu l'esclavage;
Un hémisphère entier, les Hyperboréens
Ont remis l'encensoir aux mains des Souverains;
Les Puissances du Nord par les efforts d'un homme
Ont sécoué le joug des pontifes de Rome.
Pourquoi, législateurs, maîtres dans ces climats,
Ce que d'autres ont fait ne le ferions nous pas ?

On règle à volonté les droits que l'on confère.
 Mais rendez plus justice à la loi que révere
 Belsi que vous aimez, et tant d'Européens,
 Qu'on nomme à juste droit bienfaiteurs des humains.
 Je n'en disconviens pas; il est des caractères,
 Qui sans doute oubliant que les hommes sont frères,
 Formés d'un même sang, au même Dieu soumis,
 Aux biens de la nature également admis,
 Ont altéré du Christ la sublime doctrine,
 Et su changer en loi leur fureur assassine.
 Cependant juge-t-on du bien que l'on nous fait,
 Par l'abus passager que l'homme s'en permet?
 Allez. Reposez vous sur ma sollicitude.
 Des esprits ombrageux calmez l'inquiétude.
 Que d'un commun accord les cultes réunis,
 Dans tous les citoyens ne voient que des amis,
 Propagent des vertus l'influence divine,
 Et prouvent par les faits leur céleste origine.

SCÈNE IV.

L'INCAS et CORTÈS.

CORTÈS.

LA Diète a consacré les vœux que j'ai remis.
 Du culte de Belsi les rites sont admis.
 Elle a fixé ses droits, leurs prudentes limites,
 Les obligations qui lui seront prescrites.

L'INCAS.

Que fait en ce moment Pizarre et son parti?

CORTÈS.

Ils se sont emportés contre vous et Belsi.
 L'oreille a distingué de laches invectives.

L'INCAS.

Les vaisseaux apperçus....

CORTÈS.

S'avancent vers nos rives.

L'INCAS.

Ils avoient préparé quelqu'un de leurs canots.

CORTÈS.

Ignace et Ventusmis s'éloignant sur les flots,
Vont chercher du Sénat la réponse attendue.

L'INCAS.

En d'infidèles mains elle sera rendue.
Belsi va recevoir des ordres supposés.
Hâtons de le sauver des mains des forcenés;
Et que ce soir encor les nœuds de l'hymenée
L'attachent sans partage à notre destinée.
Ordonnes en, Cortès, les solemnels apprêts.

UN OFFICIER, (*qui entre.*)

Pizarre avec Belsi....

L'INCAS.

Reste encor, cher Cortès.

SCENE V.

L'INCAS, BELSI, PIZARRE, CORTÈS.

PIZARRE.

MON approche sans doute a lieu de vous surprendre.
Sans un ordre suprême ici j'ose me rendre.
Exilé dans mon camp, lâchement isolé,
À rompre cet exil, est-ce témérité?

L'INCAS.

Est-ce ainsi qu'on me parle, et d'où vient tant d'audace?

PIZARRE.

L'espérance succède aux temps de ma disgrâce.

BELSI.

Pizarre y songez vous ? Quel vertige subit
Vient d'égarer vos sens, ou frappe votre esprit ?

PIZARRE.

L'ivresse des succès que nous promet Venise.

L'INCAS.

Et quels sont ces succès dont votre ame est éprise ?

PIZARRE.

Enfin de ses enfans elle écoute la voix.
Nos droits l'ont emporté.

BELSI.

Quel langage !

L'INCAS.

Quels droits ?

PIZARRE.

Le peuple où nâquit l'art d'imiter le tonnerre,
Regut du ciel le droit de conquérir la terre.

BELSI.

Pizarre, au nom du ciel, au nom de mon pays.

PIZARRE.

Tu profanes ce nom, esclave d'Otahis.

L'INCAS.

C'en est trop. Laissez nous. Qu'on les mène au rivage.
Non, Cortès, arrêtez. Il me faut un otage.
L'un d'eux en ce palais doit rester enfermé.

PIZARRE.

La force est en vos mains, et je suis désarmé.
S'il est un aggresseur, c'est moi qui suis coupable.

L'INCAS.

Je lis de vos desseins la trame détestable.
 Non, le rang de l'otage, à mon juste courroux
 Doit offrir un objet moins indigne que vous.
 Qu'on enferme Belsi. Vous, quittez nous sur l'heure.

PIZARRE.

Ne craignez point qu'ici plus long-temps je demeure.

SCÈNE VI.

L'INCAS et CORTÈS.

CORTÈS.

QUEL motif l'animoit à ces indignités?

L'INCAS.

De chercher un prétexte à des hostilités;
 De rester en ces lieux, sachant bien que sa vie,
 Contre tout attentat se trouvoit garantie;
 De m'obliger enfin d'interdire à Belsi,
 À tout Vénitien de reparoître ici.
 Belsi, nous le perdions. Peins toi l'alternative
 Où devoit se trouver son ame juste et vive;
 Soit de punir en moi l'ami, le bienfaiteur,
 Pour d'injustes griefs dont Pizarre est l'auteur;
 Soit de paroître un traître, un lâche qui méprise,
 L'offense de Pizarre, et l'honneur de Venise.
 Allons le délivrer, précipitons l'hymen
 Qui confond à jamais nos destins et le sien.
 D'un complot découvert j'accepte le présage.
 Ah! le ciel m'inspiroit quand j'ai choisi l'otage.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

La Scène est dans le temple de Bélus, dont le fond offre l'image d'un soleil, dans le disque duquel se lisent ces mots : Intelligence éternelle. L'autel est un Pélican, nourrissant ses petits; chaque coulisse est formée de deux colonnes entre lesquelles sont suspendus des tableaux qui représentent l'exercice des divers devoirs de l'état de mariage.

S C È N E P R E M I È R E.

L'INCAS et ALTAMEUR.

ALTAMEUR.

LES vaisseaux de Venise ont touché notre plage,
Et les cris du soldat s'entendent du rivage.
Tout ce que l'on apprend est fait pour allarmer.
Pizarre en sa fureur semble se ranimer.
L'imposteur pavillon, ses couleurs mensongères
De signaux convenus étoient les messagères.
Entre les trois vaisseaux règne une activité
Dont tous les mouvemens, l'excès précipité,
Et jusqu'à des dehors d'un perfide mystère,
Disent qu'on se prépare à des projets de guerre.
Sur le déclin du jour qui fuyoit de nos bords,
Moi-même de canons j'ai vu quelques transports.
Et depuis que la nuit, nuit profondément sombre,
Sous la voute des cieux a répandu son ombre,
Sans relâche on entend la rame des canots,
À bords accélérés fendre le sein des flots.
Les gardes de nos rocs d'une oreille attentive
Ont distingué des sons s'approchant de la rive.

Enfin dans ce tumulte, au milieu de ce bruit,
On a saisi ces mots : „Ce sera vers minuit.”
Nous craignons qu'en secret le camp ne se renforce.

L'INCAS.

Des secours arrivés démêle-t-on la force ?

ALTAMEUR.

On présume au hazard dans tout ce mouvement,
Que des hommes armés le nombre est de huit cent.

L'INCAS.

Jointes aux premiers venus demeurés dans cette île,
Si l'on a compté juste, ils seroient près de mille.
Nous pouvons sans effroi les attendre venir.

ALTAMEUR.

Les armes font leur force.

L'INCAS.

On peut les prévenir.

Aurois-tu vu Cortès ?

ALTAMEUR.

Il redouble de zèle.

De vos ordres secrets interprête fidèle,
Ce confident chéri de vos plus jeunes ans
Sème dans tous les cœurs les encouragemens.
Ils ont, dit-il, la poudre, et le plomb, et l'amorce,
Mais de bras valeureux nous possédons la force.
Si par leurs vains canons ils pensent triompher,
C'est par le nombre, amis, qu'il faut les étouffer.
Un Héraut député vers le camp de Pizarre,
En ce moment, Seigneur, expressément déclare,
Que les Vénitiens restent sur leurs vaisseaux,
Laissent entre eux et nous la barrière des eaux ;
Que le premier soldat qui touche cette terre,

Sera considéré comme signal de guerre.

Oui, Cortès est partout.

L'INCAS.

Belsi n'a point reçu

Des ordres du Sénat le décret attendu?

Aucun écrit pour lui n'est venu de Venise?

ALTAMEUR.

Une lettre en trois mots lui vient d'être remise.

L'INCAS.

Qu'a-t-il dit en l'ouvrant?

ALTAMEUR.

Seigneur, il a pâli.

L'INCAS.

Quels étoient ces trois mots? Parle.

ALTAMEUR.

Hélas! „Rien pour Belsi.”

L'Auditeur en secret les a tracés lui-même.

Infortuné Belsi! Son malheur est extrême.

Aux genoux de Féline il conte sa douleur;

Il couvre cette main, gage de son ardeur,

De ses baisers brulants, de ses larmes amères;

De le croire innocent redouble les prières,

Et maudit à la fois l'ambitieux, l'ingrat,

L'avare affamé d'or, le perfide Sénat,

Tous ses concitoyens, Venise, l'Italie,

Et l'hémisphère entier qui lui donna la vie.

(Pendant le récit, au fond du Temple, se font les préparatifs de l'hyménée. Un Prêtre amène un Chœur de jeunes filles couronnées de fleurs, qui se rangent à la gauche de l'autel; un autre Prêtre place à la droite un Chœur de jeunes gens, aussi couronnés de fleurs. Un troisième Prêtre apporte et pose devant l'autel un encensoir portatif. Des Officiers du culte se rangent en demi-cercle derrière l'autel, et tiennent des flambeaux éteints.)

Mais de l'hymen, Seigneur, j'aperçois les apprêts.
 Pour célébrer ses nœuds ces momens sont-ils faits ?
 Dans cette nuit fatale, et peut-être sanglante,
 L'amant recevra-t-il les sermens d'une amante ?
 On pourroit différer. Sans-doute que Belsi....

L'INCAS.

Me connois-tu si peu, pour me parler ainsi !
 Quand d'un projet honnête, et juste, et nécessaire,
 De motifs raisonnés portant le caractère,
 Le moment est venu, qui doit l'exécuter,
 Rien a-t-il pu jamais me faire hésiter ?
 Plus les dangers sont grands, plus brille la constance ;
 Et le premier devoir, c'est la persévérance.

(*Altameur se retire.*)

SCÈNE II.

*L'Incas, Belsi, les Prêtres, les Chœurs, des Officiers
 de la Garde de l'Incas. Vers la fin de la Scène,
 le Grand-Prêtre arrive au fond du Temple, et le
 Peuple le suit.*

BELSI.

Vous voyez des mortels le plus infortuné.
 Je maudis à jamais le jour où je suis né.
 Parjure, scélérat, monstre d'ingratitude,
 Je n'ose regarder....

L'INCAS.

Calme l'inquiétude
 D'un noble désespoir dont je sens les motifs.
 Nous touchons, tu le sais, aux momens décisifs.
 Si mon cœur retentit de ta trop juste plainte,
 Ce cœur n'en est pas moins libre de toute crainte.

Tu restes innocent; nous t'avons tous absous;
Et les mêmes rapports subsistent entre nous.
Regarde. De l'hymen la pompe se prépare.
Nos vœux sont confondus, et rien ne nous sépare.
Si le crime triomphe en cette horrible nuit,
En un même tombeau la mort nous réunit;
Si le ciel aux vertus décerne la victoire,
Ton front partagera les lauriers de ma gloire.

BELSI.

Le ciel sera pour vous. Et je dis plus, Seigneur,
Je réponds d'un Sénat fidèle à son honneur.
Je ne puis concevoir cet absolu silence.
De Pizarre et des siens l'horrible intelligence
Me fait tout soupçonner. On soustrait les écrits,
Qui sans doute en ces lieux devoient m'être remis.
On abuse les chefs des troupes arrivées,
Et qu'à d'autres projets Venise a destinées.
Il faut qu'à l'heure même on en soit éclairci.
Donnez l'ordre, Seigneur, qu'on les amène ici.

L'INCAS.

Tes soupçons sont les miens. J'ai prévu l'imposture.
Mais comment sur les flots, dans cette nuit obscure,
Parvenir à ces chefs de nos bords éloignés,
Sans être vû de ceux qui les ont abusés?
Et tout ordre à Pizarre, en ces momens de crime,
Ne seroit à ses yeux qu'un ordre illégitime,
Un moyen déguisé d'éclairer ses projets,
De tenter contre lui de perfides essais.

LE GRAND-PRÊTRE, derrière l'autel.
Pontifes, exercez vos divers ministères.
Avant tout à Bélus adressons nos prières.

(*Il se prosterne.*)

„Auteur de la matière et principe éternel !
Ame de la nature, esprit universel !
Tu fis le mouvement, les forces, et la vie ;
Et des mondes créés tu maintiens l'harmonie.
Sous quelque nom divers que l'homme t'adora,
Oromasde ou Bélus, Théos ou Jéhova ;
Quelque fût le symbole, ou l'image sensible,
Dont il représenta ton essence invisible :
En ses vœux incertains, la foible humanité,
S'humilie, en tremblant, devant ta Majesté.
Donne nous des vertus la puissante énergie ;
Que contre les revers l'ame se fortifie ;
Et que des vains succès la folle illusion,
N'étouffe point en nous la voix de la raison.”

(Il se relève)

Nous allons consacrer les nœuds de l'hymenée,
De deux époux chéris fixer la destinée.
Puisse le ciel sur eux répandre ses faveurs,
Et bénir le bienfait de l'union des cœurs !
Vous qu'embellit encor l'innocence de l'âge,
De celle de l'époux soyez l'heureuse image ;
Montrez lui le tableau des saints engagements,
Qu'il doit sanctifier par le nœud des sermens.

(Les jeunes gens viennent chercher Belsi, et le conduisent du côté droit où sont représentées les vertus des époux.)

SCÈNE III.

FÉLIME, ZULFA, LES PRÉCÉDENTS.

FÉLIME, (*éplorée et se jettant dans les bras de son père.*)

MON père! Trahison!.... Sauvez votre Félime.

L'INCAS, (*la soutenant.*)

Ma fille! Qu'avez-vous?

FÉLIME.

Le plus horrible crime.

(*à Belsi qui étoit accourru.*)

Indigne Européen, oses-tu m'aborder?....

(*Il se jette à ses pieds.*)

Quel pouvoir sur mes sens sait-il donc usurper!...

Ma juste plainte expire.... Et ma langue glacée...

L'INCAS à Zulfa.

Expliquez le secret de son ame oppressée.

ZULFA.

De se rendre en ce temple, elle attend le moment;

Quand au jardin qui mène à son appartement,

Quarante hommes armés, réunis en silence,

Soudain font demander un moment d'audience.

Jugez des cris, Seigneur, qui remplissent nos cours.

Vos gardes avertis s'élancent au secours,

Des jardins aussitôt ferment la double porte,

Et viennent nous servir de défense et d'escorte.

Au travers des barreaux, cet horrible billet,

Par l'un des ennemis fut remis en secret.

L'INCAS (*lit le billet.*)

„ Ce sont vos défenseurs. Ne craignez rien, Félime.

„ Si du traître Belsi l'amour illégitime,

„ Dans nos loix sur l'hymen trouve un empêchement,
„ Ces loix vengent l'essai de tout enlèvement.”

BELSI.

Ciel, pour qui réserver les traits de ta colère!
Seigneur, pourriez-vous croire? Ah! tout me désespère.

L'INCAS.

Non, Belsi. Je sais trop de quelle lâche main,
Pour nous diviser tous, part le coup assassin.

FÉLIME à Zulfa.

Il est donc innocent, mon père le déclare.
Le cœur me le disoit, le coupable est Pizarre.
Belsi pardonnez-moi.

L'INCAS à Zulfa.

Mais ces hommes armés.

ZULFA.

Ils ont tous prit la fuite, on les a signalés.
(*On entend deux coups de canon dans l'éloignement.*)

BELSI.

Qu'entends-je? (*Il tire l'épée et veut sortir.*)

FÉLIME.

Où courez-vous?

BELSI.

Prendre votre défense.
Que mon sang répandu prouve mon innocence.
(*Deux nouveaux coups. Belsi tâche de sortir.*)

L'INCAS.

Arrêtez.

BELSI.

Je dois tout à vos soins généreux.
Mourir pour vous sauver est un sort trop heureux.

L'INCAS.

Contre qui? Des parents!

BELSI.

Non, contre les rebelles
Qui prêtent au Sénat leurs fureurs criminelles.
Venise n'a point part à l'horrible attentat.
Je vous l'ai déjà dit, je réponds du Sénat.

(Deux coups encore.)

L'INCAS, *(à Belsi qui veut sortir.)*
Je le défends, Belsi. Vous êtes mon otage.

BELSI.

Vous me faites subir un honteux esclavage.
La révolte est au camp de ces désespérés.
Le droit de ramener les esprits égarés,
Au devoir méconnu de la reconnaissance;
Le droit de prévenir une juste vengeance;
Celui de démasquer l'imposteur effronté,
Est le plus beau des droits de mon autorité.
De l'exercer, Seigneur, nul ne peut me défendre.

L'INCAS.

Eh, tu ne veux donc point, malheureux, me comprendre!
Je veux que tu sois neutre en ce jour décisif;
Que ton bras valeureux, malgré toi, sois captif.
Ni pour, ni contre nous, je ne veux ton épée;
Et ta main d'aucun sang ne doit être trempée.
Nous ne connoissons point les ordres du Sénat.
Et quand tu paroitrais, crois-tu qu'on t'écoutât?
Vingt poignards sur ton sein dirigés par Pizarre,
Te puniroient soudain du zèle qui t'égare.

FÉLIME.

Arrête, cher amant et bientôt mon époux.

BELSI.

J'en deviens digne alors que je pérís pour vous.
(Quatre coups se font entendre.)

L'INCAS (*d'un ton ferme et impérieux.*)

Restez. Reconnoissez dans ma lente vieillesse,
Le déclin de mes ans, mais non pas la foiblesse.
Leur imprudente rage accroît ma fermeté.

(*se tournant vers les Prêtres.*)

Qu'on achève le rit de la solennité.
L'amant a de ma fille et le cœur et la foi;
Ma promesse envers lui fait ma suprême loi.
Il aime cet enfant que lui donna l'estime.
Bénissez de vos vœux cet hymen légitime.

(*Les Chœurs qui s'étoient déjà approchés des époux, les environnent, et les conduisent, chacun séparément, le long des côtés du temple. Près de chaque tableau, les Chœurs s'arrêtent et répètent en chantant ce qu'ont dit les Prêtres.*)

UN PRÊTRE.

À la face des cieux, ainsi que des mortels,
Resserrez de l'hymen les liens solennels.

UN AUTRE PRÊTRE.

Des vertus désormais qui font votre partage,
Pénétrez vos esprits, et contemplez l'image.

LE PREMIER PRÊTRE.

À de tendres époux la nature sourit.

LE SECOND PRÊTRE.

Quand ils sont vertueux le ciel même applaudit.

LE PREMIER PRÊTRE.

La vie hors de l'hymen n'offre que solitude.
D'embellir ses doux nœuds vous ferez votre étude.

LE SECOND PRÊTRE.

Que vos cœurs, vos esprits toujours à l'unisson,
Libres de méfiance, abjurent le soupçon.

LE PREMIER PRÊTRE.

Les plaisirs sont plus vifs, alors qu'on les partage.

LE SECOND PRÊTRE.

À conter ses chagrins notre cœur se soulage,
Quand un cœur né sensible, et fidèle et discret
Leur accorde des pleurs, y prend de l'intérêt.

LE PREMIER PRÊTRE.

Opposez aux défauts de l'humaine foiblesse,
De l'aimable douceur la complaisante adresse.
Un regard d'indulgence, un souris de bonté,
Corrige plus souvent que la sévérité.

LE SECOND PRÊTRE.

Des projets de l'orgueil que l'ardeur chimérique
Ne trouble point le cours du bonheur domestique.
(*Ils s'approchent de l'autel.*)

LE GRAND PRÊTRE (*allumant l'encensoir.*)

Ce feu brillant et vif qui s'allume à vos yeux,
Doit ici vous offrir l'emblème de vos feux.

(*On présente aux époux des flambeaux
qu'ils allument.*)

Vous voyez ces flambeaux vous devoir la lumière.
Vous recevrez les noms et de père et de mère.
(*en montrant le Pélican.*)

Cette mère à vos pieds perce son chaste flanc,
Et nourrit ses petits du meilleur de son sang.
Allusion sacrée à la loi sainte et pure,
Que prescrit aux parents l'auteur de la nature.
Mais il ne suffit pas d'un terrestre aliment,
Qu'avec le premier lait donne le sentiment.
Non, l'homme en exige un d'une plus noble essence:
C'est celui des vertus et de la bienfaisance.

(*Les Prêtres et les Chœurs ramènent les époux
auprès de l'Incas.*)

L'INCAS, (*qui joint leurs mains, et les embrasse.*)
Enfans, unissez vous dans ces embrassemens.
Ils sont le dernier sceau du nœud de vos sermens.

(*se tournant vers le peuple.*)

Peuples, écoutez-moi. Je sens trop que de l'âge
Les efforts bien souvent dementent mon courage.
Des rapports différens s'ouvrent pour mon pays.
Il faut un jeune chef aux peuples d'Otahis,
Un génie éclairé qui de l'autre hémisphère,
Connoisse les projets, les mœurs, le caractère;
Qui de notre industrie activant les efforts,
Des arts européens enrichisse nos bords,
Et qui, sans préjugés, jugeant nos mœurs sacrées,
Conserve ce qui fait la paix de nos contrées.
J'ai tâché jusqu'ici de remplir mon devoir.
Vous connoissez la loi qui règle le pouvoir;
Vous connoissez les droits que cette loi confère.
Oui, de l'autorité l'abandon volontaire
Accorde à votre Incas l'importante faveur
De régler librement le choix du successeur.
Je résigne en vos mains mon pouvoir légitime.
Celui que je proclame est l'époux de Félimé.
Je me réserve encor les momens du danger;
Le ciel en ma faveur saura les abréger.

(*On entend le bruit d'un grand écroulement.*)

Peuples, nous triomphons! Otahis est sauvée,
Et sa liberté sainte à jamais conservée!
Le crime en cet instant succombe épouvanté;
Vers sa perte lui-même il s'est précipité;
L'abyme s'est ouvert; les gouffres de la terre
Renferment engloutis les maîtres du tonnerre;

S'il en échappe un seul, de torrents débordés
Les champs à flots pressés se trouvent inondés ;
Et le courroux des eaux secondant ma vengeance,
Punit ceux qui des mers troublent l'indépendance.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS et UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

LA victoire est à nous. Déjà sur leurs vaisseaux
Demandant un azyle, un vain refuge aux flots,
Et sauvant de leurs gens les cohortes plaintives,
Pizarre et Ventusmis voguent loin de nos rives.
Nous en sommes instruits par les signaux divers
Dont on avoit garni les écueils de nos mers.
Le fanal des vaisseaux s'éloignant à la vue,
Confirme le signal d'une fuite imprévue.

L'INCAS.

Avant tout parle-moi de nos braves soldats,
De leurs chefs, de Cortès.

L'OFFICIER.

Par un noble trépas,
Beaucoup d'Otahisiens ont fini leur carrière.
Cortès a signalé son audace guerrière.
Il vit ; en ces momens il prodigue aux blessés,
Ses secours, ses regrets et ses soins empressés.

L'INCAS.

Altameur.

L'OFFICIER.

En ces lieux il doit bientôt se rendre.
De sa bouche, Seigneur, vous pourrez tout apprendre.

L'INCAS.

D'où sais-tu que Pizarre ainsi brave les coups,
Que devoit lui porter notre juste courroux;
Que Ventusmis de même, indigne de clémence,
Avec ses noirs projets échappe à la vengeance?

L'OFFICIER.

Des blessés en mourant, par un dernier effort,
À ces deux lâches chefs ont reproché leur mort.
Sans-doute que du ciel la justice suprême,
Se réserve le soin de les punir lui-même.
Périr de notre main eut été trop d'honneur.
Les flots seront leur tombe. On vient; c'est Altameur.

Soi-

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS et ALTAMEUR.

ALTAMEUR.

DES faits de cette nuit glorieuse et cruelle,
Seigneur, je viens vous faire un exposé fidèle.
Protégés par le feu du canon mugissant,
Que secondoit la nuit de son voile effrayant,
Sept cents hommes peut-être avoient touché la plage.
Mais du haut des rochers qui bordent le rivage,
Nos guerriers avertis font pleuvoir vers les eaux,
Une grêle de traits, de dards, de javelots.
La fronde lance au loin ses mortelles atteintes.
Bientôt un bruit confus de cris, de sourdes plaintes,
Annonce le succès de nos premiers efforts.
Le reste en ses vaisseaux s'abrite entre leurs bords,
Soit craignant que nos gens n'y portent l'incendie,
Ou qu'un trajet peu sûr ne leur coûte la vie.

Cependant, dans la plaine, un combat destructeur
 Entre les deux partis s'engage avec fureur.
 Cortès y commandoit, et son ame intrépide,
 De cent bouches de feu, de leur flamme homicide,
 Affronte sans effroi les dangers assurés.
 Ses parents, ses amis tombent à ses côtés.
 „ Mourons pour les venger ” devient son cri de guerre.
 De l'ennemi déjà l'on saisit la bannière;
 Le feu se ralentit; nous en sommes aux mains;
 La victoire s'annonce à des signes certains.
 Tout-à-coup, des rochers opposés au rivage,
 S'élance vers nos flancs, et sème le carnage,
 Un renfort de soldats, qu'en des sentiers étroits,
 Ignace conduisoit, animoit de la voix.
 C'étoient ceux qu'au matin l'on avoit dit entendre,
 Qu'un ordre mal compris empêcha de surprendre.
 Cette attaque imprévue arrête nos progrès;
 Et l'ennemi déjà compte sur des succès.
 Cortès change de plan, et bravant la tempête,
 Ordonne vers la droite une lente retraite,
 Qui bientôt nous rallie au penchant des hauteurs.
 De là, des ennemis méprisant les fureurs,
 Nous cédon's par degrés, mais ~~lui~~ frayons les routes
 Qui doivent les conduire à ces immenses voutes,
 À ces gouffres profonds qui défendent ces lieux.
 Le piège réussit au-delà de nos vœux.
 Les morts en ont comblé les précipices sombres;
 Des mourants expiroient au milieu des décombres;
 Le reste épouvanté, sans armes, sans secours,
 A courru vers les bords sauver ses tristes jours.
 S'élançant à la nage aux vaisseaux de Pizarre,
 Ils ont accéléré la fuite du barbare.

Leur

BELSI.

En faveur des blessés il me sera permis....

ALTAMEUR.

Celui qu'on a trouvé parmi les ennemis,
Ignace, en qui restoit quelque souffle de vie,
A bientôt aux enfers rendu son ame impie.

„ Oui, je meurs, a-t-il dit, en martyr de la foi.
„ Je maudis l'apostat et sa nouvelle loi.
„ Je vais du ciel moi-même implorer la vengeance.
„ Lisant dans l'avenir je vois, je vois d'avance,
„ Une race proscrite à qui de justes fers....

L'INCAS.

Quand l'ennemi n'est plus, innocent ou pervers,
Que sert-il d'exciter contre sa froide cendre ?
On n'accuse point ceux que l'on ne peut entendre.
Il se fit un devoir de sa sainte fureur.
Prions plutôt le ciel qu'il pardonne à l'erreur.
Et si l'Europe veut civiliser la terre,
Qu'elle en commette ailleurs l'important ministère.

SCÈNE VI. et dernière.

LES PRÉCÉDENTS et CORTÈS.

L'INCAS.

SAUVEUR de ton pays, l'honneur de nos guerriers,
Où trouver pour ton front d'assez nobles lauriers?

CORTÈS.

Seigneur, ma propre cause à la vôtre est unie.
Je me servois moi-même en servant la patrie.
Je n'ai rien fait d'ailleurs que mille autres n'aient fait.
Mais partagez plutôt mon douloureux regret,
Sur ces braves héros du zèle qui nous guide,
Qu'a moissonnés trop tôt un métal homicide.
Victimes du devoir, ils sont nos bienfaiteurs.
De ceux qu'ils ont chéris soulageons les douleurs.
Cher Belsi, tu seras leur protecteur, leur père
Et tes justes bienfaits ouvriront ta carrière.
Au choix qui te couronne Otahis applaudit.
Puisse revivre en toi celui qui te choisit!
Mais de tes ennemis connois le caractère.
Ignace en expirant a voulu nous soustraire,
Cet écrit important qu'il cachoit dans son sein.

BELSI.

C'est le sceau du Sénat, du Doge c'est le seing.
Dieu, quelle trahison!

CORTÈS.

Juge de la perfidie.

BELSI, (*après avoir lu à bassevoix.*)

Connoissez le bonheur dont mon ame est saisie.

(*Il lit.*)

82 L'INCAS D'OTAHIS. ACTE V.

„ Vous avez du Sénat dignement présumé.
Tout peuple qui vous sert mérite d'être aimé.
Mais comme à votre hymen la loi seroit contraire,
De vos antiques droits l'abandon volontaire,
Quelque regret un jour qu'en sentît le Sénat,
Devroit être transcrit aux fastes de l'État.
On attend sur ce point vos volontés dernières.
Quoi que vous décidiez, nous serons toujours frères.”

(à *Félimé.*)

Félimé, quel bonheur! Félimé, tu l'entends.

FÉLIMÉ.

Mes pleurs te disent tout.

L'INCAS, (*se prosterne; tout le peuple en fait
autant.*)

Ciel! reçois mon encens.

Que ce peuple à jamais conserve la mémoire,
Qu'en servant son semblable, on travaille à ta gloire.

F I N.

ERRATA.

P. 3. après la 4^e ligne, lisez: “ La Scène est dans l'appar-
tement de l'Incas.”

P. 58. v. 24. lisez: “ et demande vengeance ” au lieu de
“ demander.”

P. 60. v. 11. lisez: “ Du code des Chrétiens ” au lieu de
“ Du culte.”

